3 1761 06349182 3

D. POTVIN

SUR LA GRAND'ROUTE

• CASTERMAN •
PARIS - TOURNAI

SUR LA GRAND'ROUTE

Damase POTVIN

SUR LA GRAND'ROUTE

Illustrations de L. ROISIN

EDITIONS CASTERMAN
PARIS (VIe) 66, Rue Bonaparte
TOURNAI (Belgique)

PS
9531
O89S87

943355

SUR LA GRAND'ROUTE

Maître Lucien Deschamps, avocat au Barreau de Québec, entrant dans sa maison du Chemin Sainte-Foy, trouva, comme de coutume, son courrier sur le bureau. La tête encore couverte de son bonnet fourré, tout neigeux, le buste enveloppé d'un ample paletot de gros drap imprégné de l'air vif du dehors, il parcourut des yeux les adresses de quelques lettres, rangea par habitude, au milieu du pupitre, les journaux roulés dans leur bande, puis s'en alla accrocher ses effets aux patères de l'antichambre. Enfin, après un bout de toilette, à la hâte, il descendit à la salle à manger prendre son souper, très frugal. Il était soumis à un régime alimentaire sévère depuis plusieurs années.

— Vous allez à la messe, sans doute, ce soir, tante? demanda-t-il à une vieille femme de soixante-cinq ans à peu près, qui vint grignoter à ses côtés quelques légères pâtisseries arrosées d'une tasse de thé chaud et fort.

— Ah! oui, Lucien, répondit la tante, je n'y saurais manquer; c'est si beau la messe de minuit chez les Jésuites de Manrèze! Et toi, Lucien?

— Je suis bien fatigué, tante; j'irai plutôt, demain, à la grand'messe du jour.

Lucien Deschamps remonta à son bureau. Il alluma un cigare, s'enfonça avec satisfaction dans un moelleux fauteuil et se mit à dépouiller son courrier. Les journaux qu'il mettait de côté, il les verrait après; cela lui donnera de la lecture pour la soirée. Les lettres d'abord, voyons. A peu près toutes étaient sans intérêt : des suppliques et des consultations de clients, des réponses à des demandes de renseignements, des notes de quelques-unes des nombreuses sociétés dont l'avocat faisait partie... Tiens! cette grande enveloppe carrée? Une invitation, sans doute. En effet, c'est l'aide de camp de Spencerwood qui invite M. Lucien Deschamps à assister à un grand bal que le gouvernement donnera, au com-

mencement de janvier, à l'occasion de la visite du gouverneur général... Il ira peut-être; cela distrait et entretient les relations en haut lieu. A demain la réponse!... Mais quelle est cette écriture?... L'avocat ne l'a jamais vue. Un nouveau client sans doute. Enfin, voyons la signature... « X. L. curé des Escoumins, Saguenay »... Ah! qu'est-ce qu'il me veut le curé de cette lointaine paroisse saguenayenne?...

Enfin, lisons :

Monsieur,

Au cours d'une terrible tempête de vent et de neige qui a ravagé notre région, ces jours derniers, un de mes paroissiens qui était allé au bord de la mer voir sa goélette dont il voulait mettre quelques gréements à l'abri du mauvais temps, a trouvé sur la grève, presque enseveli sous la neige, un pauvre homme à moitié gelé et inconscient. Il l'a chargé sur son traîneau et l'a amené à mon presbytère. Ce malheureux me semblait, sans aucun doute, un de ces misérables quêteurs qui

passent souvent par nos paroisses et qui vivent de ce que leur donnent nos bonnes gens.

Grâce à mes soins, celui que l'on venait d'amener chez moi a repris connaissance un instant et a pu dire quelques mots. Il a prononcé votre nom et m'a donné votre adresse en m'indiquant de vous écrire. Il n'a pas voulu se nommer. Puis, il a fait signe d'envelopper et de vous adresser un vieux calepin qu'avec beaucoup de peines il a sorti de l'intérieur de son gilet. Ensuite, l'homme a demandé à se confesser; je l'ai administré, et, le lendemain matin, il est mort pieusement. Nous l'avons inhumé dans un coin de notre cimetière destiné aux inconnus.

Je m'empresse, monsieur, de me rendre aux dernières volontés de ce malheureux, en vous écrivant ce qui précède et en vous envoyant ce calepin que j'ai enveloppé devant lui.

Veuillez agréer, monsieur, etc.

— Qu'est-ce que cela veut bien dire?... se demanda, ahuri, l'avocat, en jetant la lettre sur sa table. Mais aussitôt, il aperçut parmi ce qui restait de son courrier

non dépouillé un petit paquet grossièrement ficelé...

— Ah! le calepin, sans doute... Voyons.

Un vieux cahier crasseux, aux feuillets jaunis et sales, à demi déliés, jaillit de l'enveloppe. L'avocat le contempla et le palpa un instant, tâchant de lui faire reprendre sa forme première. Tous les feuillets étaient couverts d'écriture; il y avait des dates, quelques pensées; mais surtout, il y avait des vers. Et, tout à coup, Lucien Deschamps poussa un cri :

— Oh!... ces vers!... C'est cela!... C'est bien lui!... Et il se prit la tête dans ses deux mains... Paul!... Paul Dumont!... pauvre, pauvre ami!... Mort!... Et quelle triste mort!...

Et longtemps, Lucien Deschamps, penché sur son bureau, demeura la tête appuyée dans ses mains. Il rêva pendant toute la soirée sans s'apercevoir que s'écoulaient les heures. Il rêva à des choses déjà anciennes et si tristes. Un moment, il aperçut, à côté de la lettre du curé des Escoumins, la carte d'invitation au bal du gouverneur; il eut une nouvelle exclamation :

— Pénible coïncidence!... et, comme tout cela est triste!

Cette grande carte carrée lui rappelait, soudain, dans le recul des années, un autre bal du gouverneur, au même endroit, à l'Hôtel du Gouvernement; et cette lettre, à côté, qui lui annonçait la mort d'un pauvre gueux, venue le même jour que le bristol officiel, complétait dans son esprit la série des souvenirs d'une émouvante histoire dont il venait d'apprendre soudain l'épilogue par la lettre de ce curé, quand la carte de l'aide de camp lui en rappelait les débuts. Et le dernier épisode était relativement récent. Il datait à peine de cinq ans...

Le carillon de Manrèze se fit entendre appelant les fidèles à la messe de la Nativité. Lucien Deschamps se leva d'un mouvement brusque, et comme sa tante allait sortir pour se rendre à l'église :

— Tante, j'ai changé d'idée... je vous accompagne à la messe de minuit.

Puis, à part, en revêtant son paletot :

— Allons dire à l'Enfant-Dieu une prière pour le pauvre quêteur.

Le ciel, sans doute, ne tint pas compte à Lucien Deschamps de ses distractions nombreuses et de sa plongée dans le passé, pendant cette messe de minuit.

Et voici l'histoire que rappelaient, cette nuit, dans tous ses plus intimes détails, à Lucien Deschamps, la carte d'invitation au bal et cette lettre d'un curé lui annonçant la mort tragique d'un vagabond. . . .

. . . . . .

Brusquement, après quelques mots de conversation, ces barrières fermées entre tous les êtres et que le temps pousse une à une, lorsque les sympathies, les goûts pareils, une même culture intellectuelle et des relations constantes les ont peu à peu décadenassées, n'existaient plus entre Maître Lucien Deschamps et ce vagabond misérable, déguenillé, arrêté, la veille, pour vagabondage, sur les quais de la Basse-Ville et qu'on lui avait demandé de défendre devant le tribunal du Recorder. Les portes s'étaient subitement ouvertes entre eux et le pauvre hère s'était installé dans l'intimité de l'avocat qui ne s'en défendait pas et qui prenait même plaisir à cette anomalie...

Une réflexion frappa bientôt Lucien Deschamps. Il ne connaissait ce vagabond que depuis quelques minutes, mais il lui semblait qu'il était un de ses anciens amis, que tout de ce misérable lui était familier, depuis longtemps : sa figure, ses gestes, sa voix. Il lui aurait fait sur lui-même, s'ils les avaient sollicitées, ces confidences que, d'ordinaire, on ne livre qu'aux anciens camarades.

L'homme se tenait assis sur un méchant banc de bois, dans la cellule du Poste de Police où il avait passé la nuit. Il était maigre, osseux. Il avait une barbe embroussaillée et sale, les cheveux longs, poussiéreux. Il était vêtu de haillons sordides. Mais il n'avait pas l'apparence d'un malfaiteur. Il avait un air jovial qui devait le rendre bon :

— Pour vous défendre devant le tribunal, vous devez comprendre, mon brave, que je dois connaître votre histoire, fit remarquer Maître Lucien Deschamps.

— Mon histoire. Ah! je devrais dire que je suis comme les peuples heureux : que je n'en ai pas, d'histoire. Mais j'en ai une, malheureusement. Elle est courte. En voici la dernière partie : hier, j'étais de

passage à Québec, — comme un grand personnage. — Je me reposais sur les quais de la Basse-Ville, aspirant les frais effluves du fleuve quand vos gendarmes, sans doute des gens de la Haute-Ville peu accoutumés à la vue de mon costume, je l'avoue plutôt médiocre, m'ont pris pour un malfaiteur de la pire espèce, dangereux pour la sécurité des débardeurs, et m'ont coffré. Voilà. J'ai besoin de prouver devant l'honorable tribunal où je comparaîtrai tantôt, que je ne suis pas précisément un épicier en gros, enrichi durant la guerre, ni un directeur d'une compagnie minière, mais un honnête vagabond qui ne demande qu'à poursuivre tranquillement sa route.

— Vous demeurez?...

— Partout et nulle part. Je loge d'ordinaire à l'Hôtel de la Belle-Etoile; c'est comme qui dirait dans le territoire de la lune.

— Mais vous devez avoir fait quelque chose autrefois; vous n'avez pas toujours été chemineau, vagabond?...

— Disons « chemineau »; c'est comme cela que l'on m'appelle chez les bonnes gens des campagnes que je traverse et où je séjourne quelquefois...

— Vous avez eu une situation; vous avez eu des parents; enfin, vous n'avez pas toujours occupé cette basse position?...

— « L'homme qui est au-dessus d'une basse position », a dit Montaigne, « est plus honorable, à mon sens, que celui qui occupe indignement une situation élevée ». Or, il est certain que je suis bien au-dessus de ma condition, donc...

— Donc, vous avez des lettres et... mes doutes s'expliquent...

— Mais oui! mais oui!... j'ai des lettres... J'ai même battu, au baccalauréat et aux examens de droit de l'Université Laval, des camarades qui sont aujourd'hui des avocats éminents au Barreau de Québec... et mon bon ami... ou plutôt, mon avocat Lucien Deschamps en sait quelque chose...

— Hein!... Quoi!... Mais c'est moi?...

— Eh! oui, c'est toi! Deschamps; mais es-tu donc aveugle, pauvre vieux? Moi, je ne me suis pas trompé, va; je t'ai reconnu tout de suite. Il est vrai que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était, voilà bien des années, aux environs de Noël,

à un grand bal donné par le gouverneur à l'Hôtel du Gouvernement. Nous étions jeunes et je crois qu'il y a de cela une trentaine d'années. Faut-il tout de même que tu aies la mémoire courte pour ne pas te rappeler ceux de ce temps-là! Il est vrai qu'alors j'étais en habit et que ma jeune femme était en robe de soirée, tandis qu'aujourd'hui... Ah! mon Dieu! comme tu peux le voir, les changements se produisent vite dans la vie, et trente ans!... dame! tu peux juger...

Lucien Deschamps était devenu pâle d'émotion. Il chancela presque.

— Je m'en doutais!... Paul, Paul Dumont! *l'éternel premier*, comme on t'appelait, le *premier Prix du Prince de Galles au collège de Lévis*, disait-on en précisant...

— Eh! oui, Paul Dumont, L.L.L., B.S.A., aujourd'hui arrêté par vos policemens!... En vérité, quelle situation pour un bachelier et un licencié! Lucien, peux-tu, au moins, me sauver de la prison sans te souvenir que je t'ai battu au baccalauréat? J'ai horreur de la prison. On y stagne...

Un huissier vint et annonça que la Cour avait fait son entrée.

Le vagabond parut devant le tribunal. Il fut chaleureusement défendu par Maître Lucien Deschamps et acquitté. Pas de preuves de mauvaises intentions...

Lucien Deschamps habitait une maison située le long du chemin Sainte-Foy, dont les arbres presque deux fois séculaires ont vu se perpétrer tant de drames historiques, depuis l'assassinat du bon Frère Liégeois par les sauvages, jusqu'aux embuscades de la bande de voleurs de Cambray, au moulin Dumont.

Après la séance de la cour, l'avocat avait amené le vagabond chez lui. Longtemps, il avait essayé de dominer son trouble...

Et maintenant, par une belle soirée d'un beau jour d'été, les deux amis sont réunis face à face dans le bureau de Deschamps...

— En effet, j'ai envie de fumer, dit Paul Dumont à l'avocat qui lui présentait une boîte de cigares... Je vois, ajouta-t-il, que tu n'es pas encore bien revenu de ton émotion de ce matin... Mais cela a été tout seul! Ta plaidoirie... magnifique, mon vieux, quelle élo-

quence! Tiens, j'en avais les larmes aux yeux. Je ne saurais jamais assez te remercier... et puis, sais-tu, il ne faut pas t'apitoyer sur mon sort. Je l'ai voulu ainsi. Alors, remets-toi vite. Admettons que je sois arrivé d'un très long voyage et que je t'aie convié au Château Frontenac au lieu de te faire demander dans une cellule du Poste de Police...

Avec un geste aisé qui lui revint par delà les années, il jeta les cendres de son cigare dans un cendrier sur le pupitre de l'avocat.

Au dehors, l'on entendait sur la route le piaffement d'un cheval sur l'asphalte et l'on devinait le roulement caoutchouté d'une *rubber tire* que la bête traînait. L'obscurité enveloppant complètement les arbres du jardin, nivelait le Coteau Sainte-Geneviève.

— Vraiment, tu ne m'as pas reconnu dans cette cellule ignoble?

— J'avais des doutes. Encore que tu sois fort changé, vieilli, je dois avouer qu'il reste encore beaucoup de mon bon ami de collège et d'université. Tu te souviens de tout cela, n'est-ce pas?... Oui, tu as une si bonne mémoire, c'est déjà passablement loin,

hélas! Ah! on vieillit si vite une fois lancé dans le *struggle for life*... En tout cas, je sais que tu as bien débuté, comme moi, d'ailleurs, soit dit sans trop me vanter. Mais ensuite, mon pauvre vieux?...

— Je t'ai demandé de ne pas trop me plaindre. Je ne le mérite pas. Tu sais l'histoire de ce roi qui voulait connaître l'homme le plus heureux de la terre et qui avait demandé qu'on lui apportât sa chemise? Ses émissaires trouvèrent, quelque part, un homme qui se vantait d'être l'homme le plus heureux du monde et ils lui demandèrent sa chemise pour le roi. L'homme heureux n'en avait pas. Je suis la seconde édition de ce bonhomme. En dessous de cette vareuse, c'est en vain que tu chercherais une chemise... Trop usagée! Je l'ai jetée dans un fossé, le long de la route, voilà quelques années. Mais ça ne me fait pas de différence; avec ou sans chemise, je fus toujours l'homme heureux, non pas de la fable, mais de la réalité.

— Je veux bien te croire, mon ami, mais m'expliqueras-tu, enfin, comment tu en es arrivé là. Tu étais bien lancé pourtant! Ton diplôme de notariat obtenu,

tu te trouvais, grâce à tes parents, à la tête d'une jolie étude avec clientèle solide et tu commandais, pour ainsi dire, toute la belle et riche région de la Beauce où tu étais allé t'établir. La dernière fois que je t'ai vu, en effet, tu viens de me le dire, c'était à ce bal du gouverneur, aux fêtes de Noël, de je ne me rappelle plus quelle année. Tu m'avais dit que tu rêvais de devenir député du comté... Tu vois que j'ai aussi bonne mémoire que toi maintenant.

— Tout cela, c'est vrai, comme tout cela est depuis longtemps... à l'eau. Ce qui suit a commencé précisément au lendemain de ce bal à l'Hôtel du Gouvernement... Veux-tu que je te conte?...

— Mais comment donc!...

Les deux amis s'installèrent commodément, Deschamps au fond d'un vaste fauteuil, Paul Dumont à demi couché sur un large *devenport*. Le vagabond ralluma son cigare qui s'était éteint et en aspira avec une satisfaction visible quelques larges bouffées de fumée, qui montaient en spirales blanches jusqu'au plafond...

— Fichtre! en voilà un cigare! mon vieux

Deschamps... J'en avais d'aussi bons, autrefois, mais « elle » ne voulait pas que je les fume...

— Qui, elle?...

— Ma femme, parbleu!... ma femme, la cause de tout le... bonheur que je goûte, que je mange depuis près d'un quart de siècle, sur les routes de notre beau pays... Mon vieux, six mois après mon mariage, j'étais l'esclave de mari le plus pitoyable de la terre.

— Oui, je me souviens, on commençait à nous le dire dans le temps. On l'avait même, je crois, presque prédit lors de ton mariage avec cette Alice Harden que tu étais allé chercher aux Etats-Unis... mais continue.

— Cette Allemande, mon vieux, ce n'était pas une femme; c'était un tyran, une tigresse, un démon. Je n'avais plus la liberté ni de dire un mot ni de faire un geste. C'est à peine si je pouvais recevoir un client dans mon bureau; quant aux clientes, bernique! C'était un être d'une jalousie féroce à rendre des points à tout un pigeonnier. Je n'ai jamais pu admettre un ami chez moi ni me faire recevoir par aucun d'eux. Quant aux cigares dont je te parlais tantôt, j'ai failli

me faire écorcher vif un jour que j'en avais allumé un dans le *living room*. Je crus bon de fumer ensuite dans mon bureau seulement, mais la fumée se répandait dans les autres pièces, du moins, le tyran le prétendait, et ce fut fini. A table, ah! à table, tous les supplices m'attendaient. Si je mangeais, j'étais un goinfre; si je ne mangeais pas, et pour cause, je faisais le difficile, et c'était alors infailliblement une tempête, un ouragan, une tornade. Mais je préférais encore ne point manger. Au moins je ne courais aucun danger d'empoisonnement, car ma femme avait encore ce talent de transformer les meilleurs aliments en des choses sans nom. Bref! un enfer, un véritable enfer!...

— Tu étais pourtant un homme, tu étais le maître, quoi!...

— J'étais faible; une fois dans cette pente, on se laisse entraîner et l'on descend sans savoir où l'on s'arrêtera. Chaque jour creuse l'abîme. Mais je n'étais pas au fond de cet abîme, et, cette fois, le drame prit une tout autre tournure. Mais je ne m'en plaignis pas trop longtemps. Ce fut mon salut.

Ma femme, qui était d'une jalousie atroce, ne vou-

lait pas que j'éprouvasse le moindre sentiment de même nature. Aussi avait-elle résolu de me braver. Elle était jolie, tu le sais, élégante, fine causeuse. Ses admirateurs étaient nombreux. Ils se multipliaient à mesure qu'elle rendait fréquents des petits voyages d'un jour ou deux à Québec. Il est vrai que pendant ces absences de ma femme, du *home*, j'avais la tranquillité que je goûtais d'abord avec une béatitude céleste. Mais je me mis bientôt à éprouver la désagréable impression que j'étais ridicule... Tu comprends?.. Ce qui devait arriver arriva.

Je fus d'abord atterré. Puis j'entrai dans une de ces colères réconfortantes dont seuls les fous de mon espèce connaissent les bienfaisantes impressions. Elle était faite de toutes les rancœurs, de toutes les humiliations, de toutes les privations que j'avais subies depuis mon mariage. La scène fut terrible. Ma femme, accoutumée à l'agneau que j'étais, faillit s'évanouir à la vue du tigre que je devenais. Elle ne put supporter longtemps la vue de cette bête féroce.

Le soir, je sortis bravement et m'en fus chez un ami. Ce fut ma première sortie libre.

Je n'aurais jamais cru d'abord cette délivrance aussi complète. La scène du tigre avait eu un effet foudroyant.

Quand j'arrivai, le lendemain, chez moi, la tête lourde et l'esprit en désarroi, je trouvai campée à cheval sur le bouton de la porte une enveloppe à mon adresse. Je l'ouvris machinalement, sans manifester ce que je n'aurais assurément pas manqué d'éprouver, en un temps d'esprit normal, devant un événement aussi peu coutumier à ma vie régulière d'anachorète du foyer conjugal; et je dépliai un billet ainsi conçu :

Adieu! Je te laisse libre. Arrange-toi comme tu voudras. La vie n'est plus tenable pour moi. Tu ne me reverras jamais plus. Je m'en vais aux Etats-Unis retrouver mes chers parents. Si la séparation existait ici, je l'aurais demandée. Je me l'accorde moi-même. — Alice.

J'ai appris ce billet par cœur, et tu vois, je n'en ai pas oublié un seul mot en l'espace de plus de trente ans. C'était, tu en conviendras, un chef-d'œuvre de cynisme. Vois-tu, c'était moi, la bête noire, et c'était

elle qui pensait demander la séparation. C'était pour elle que la vie n'était plus tenable! Elle était la victime pure et sans tache d'une brute à face humaine!...

Je ne rentrai même pas chez moi. Je retournai chez mon ami où nous bûmes, cette fois, à ma délivrance décidément complète. Je fis des invitations chez moi; des amis vinrent de toutes les paroisses de la région.

Pendant trois, quatre, cinq mois, ma maison fut le théâtre de réunions du dernier ton — véritable sens du mot. On ne cessait pas de célébrer ma liberté. Pendant tout ce temps, naturellement, pas l'ombre d'un client dans mon étude! J'avais oublié de te dire que ma femme, par un dernier procédé de délicatesse et de prudence, avait emporté avec elle tout ce qui se trouvait d'argent et de choses de valeur à la maison. De plus, j'avais commencé ma vie conjugale en escomptant certaines promesses pour meubler mon logis. De sorte que, je n'ai pas besoin de te dire, qu'en plus de la grève des clients, après trois mois employés de cette façon aux fêtes de ma liberté, je ne me couchais pas précisément sur des coussins bourrés de pièces d'or. Pour te dire en un mot, quatre mois

après le départ de ma femme, je dus, comme on dit vulgairement, « dételer ». Mon étude, ma clientèle, ma propriété, mes crédits y passèrent et je me trouvais encore en dette. Les effets que j'avais escomptés, je les livrai à la bonne volonté des endosseurs. N'ayant plus rien que ce que je portais sur moi, je m'en allai...

Paul Dumont resta un instant rêveur, et l'avocat, ému, respecta le silence de son ami.

— Et après?... demanda simplement Lucien Deschamps.

Il présenta sa boîte à cigares à Paul Dumont qui en prit un et l'alluma aussitôt. L'avocat fit de même et se cambra plus confortablement encore dans son large fauteuil.

— Et après?... répéta le vagabond, lançant une première bouffée de son nouveau *perfectos*... Je m'en allai, tout droit sur la route de Jackman, vers la frontière américaine, sans but, sans objet, ne m'inquiétant pas le moins du monde de ce que serait le lendemain. La vie, je veux dire la vie régulière que tu vis, toi, était à jamais brisée pour moi. Il m'en fallait commencer une autre et je ne me sentais pas le courage

de faire la nouvelle sur le modèle de celle que j'avais déjà vécue, si misérablement, hélas! Il me fallait quelque chose de nouveau. Il me semblait que je naissais à la liberté dont je voulais profiter, et j'étais sûr que seule, la nature, la grande nature, libre et fière, pouvait me la donner. Je me confiai entièrement à la nature et je m'en trouvai bien. Je marchais une journée entière, je mangeais ce que je pouvais trouver, une croûte quêtée ici et là, un fruit cueilli dans un verger, à la dérobée, puis je dormais, une nuit dans une grange, une autre nuit dans un camp abandonné en forêt. D'autres fois, sous des ponts... Je gagnai ainsi les premières villes américaines que je parcourus en tous sens, vivant d'expédients et de mendicité. Mais je n'aimais pas la vie de ce pays. Je revins vers le mien. Je préférais nos campagnes, plus hospitalières. Je les ai toutes parcourues, depuis celles des gras Cantons de l'Est, en passant par les montagneuses régions du nord de Montréal, jusqu'aux plaines de la Métapédia après avoir, en filant vers le nord, parcouru tout le Haut-Saguenay et descendu les forêts labradoriennes.

Ah! quel bonheur j'ai goûté durant cette longue randonnée! Vrai, j'étais né avec une âme de vagabond et j'étais bâti avec des jarrets et un estomac de chemineau. Oui, mon vieux, j'ai éprouvé tous les bonheurs, comme j'ai assisté à tous les couchers et à tous les levers du soleil. Tu sais que j'avais quelques dispositions pour la poésie au collège et à l'université. En parcourant nos campagnes et nos bois j'ai fait des vers qui éclipseraient ceux des plus grands poètes de la terre, du moins je le croyais dans ces moments d'exaltation. Mais je n'avais pas un simple bout de mine pour les écrire et ils sont perdus, excepté pour moi, puisque, les disant dans mon esprit à mesure que je les composais, ils m'ont procuré des minutes d'un bonheur exquis...

— Un petit verre de cognac? interrogea Lucien Deschamps en se dirigeant vers un buffet d'où il sortit deux verres et une bouteille.

— Avec plaisir... Je n'en ai pas goûté depuis longtemps!

Et le vagabond continua après avoir avalé le Martel et fait claquer sa langue :

— Oui, mon vieux, la vie du *Juif* Errant m'allait comme un gant. J'ai fait de tout pendant ce temps; j'ai pêché la morue dans la baie de Gaspé; j'ai fait le flottage du bois sur la Gatineau et sur le Saint-Maurice la moisson dans les Cantons de l'Est; j'ai coupé du bois dans les chantiers du Saguenay et du Lac-Saint-Jean; j'ai travaillé dans les mines de Thetford; j'ai été terrassier, manœuvre, garçon de ferme, enfin, que sais-je? Mais je t'avoue que je ne moisissais pas au même travail. Je préférais les bonnes promenades sur les grand'routes. J'ai marché dans les rosées du matin à l'heure où le soleil se montre par-dessus les montagnes, pour voir si les hommes des champs sont levés; j'ai parcouru des routes quand le soleil du midi plane sur les champs, engourdissant bêtes et gens, séchant les herbes et durcissant la terre. Je me suis promené sur de belles grandes routes toutes neuves et bordées de hauts arbres plusieurs fois séculaires, que les rayons du soleil irradiaient et, plus tard, quand la lune apportait à la terre le sourire de sa lumière laiteuse, blanchissant les troncs de ces arbres, égayant mousses et gazon de sarabandes de vers luisants. J'ai

crié mes rêves et mon bonheur à la lune. Je marchais dans tout cela; je buvais tout cet air; je me vautrais pour ainsi dire, dans toute cette jouissance édénique. Je te le répète, mon vieux, j'ai éprouvé tous les bonheurs. Le soir, quand la lune était déjà haut perchée et quand le grand silence nocturne planait sur la campagne endormie, je me faufilais dans une grange où je m'enfonçais dans le foin odorant et la paille humide et fraîche. Je m'y endormais avec une volupté de bienheureux.

Et voilà, mon cher Lucien, la vie que j'ai menée pendant un quart de siècle.

— Et tu n'es pas fatigué? Ne devrais-tu pas, pauvre Juif Errant, te reposer un peu? demanda Lucien Deschamps, plus attendri qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Pour être franc, mon cher, oui, volontiers, je ferais une halte dans ce long pèlerinage. Il me semble qu'à continuer, je n'éprouverais plus les mêmes bonheurs... Tu sais, si le printemps durait toujours on n'aimerait pas tant les roses... « Tout passe, tout casse, tout lasse », a dit Victor Hugo, n'est-ce pas?

Le bonheur finit par ennuyer s'il devient monotone... Oui, mais le moyen de m'arrêter quand on est parti, comme moi! J'ai du sang de vagabond dans les veines; mes nerfs sont faits à la marche. Si je m'arrête, il me semble que je vais mourir, comme le poisson capturé qui agonise sur le rivage, faute d'eau...

— Non, mon ami, tu te feras à une nouvelle vie, pardonne-moi l'expression franche de ma pensée : une vie civilisée. Tu es né homme du monde, tu t'es fait vagabond; ça s'oubliera et tu redeviendras ce que tu as été et ce que tu devrais être...

— Tu permets, n'est-ce pas, sans façon?... une autre légère rasade de ton excellent cognac? Cela me fait du bien au cœur.

— Mais comment donc!...

— Et un autre de tes délicieux cigares?... Ils font rêver.

— Volontiers!... Tiens, Paul, j'ai une proposition à te faire. Tu connais ma maison maintenant. J'y suis seul et je m'ennuie. Tu ne m'as pas demandé, à moi, ce que je suis devenu, ce qu'a été ma vie...

— En effet, pardon, mon vieux...

— Ma vie a été celle de beaucoup. J'ai besogné, j'ai travaillé. Je me suis créé une assez honnête aisance. Je me suis établi enfin. Quand tout cela a été fait, j'ai perdu celle qui autant que moi avait contribué, par ses conseils et ses belles qualités, à édifier notre petite fortune. Je suis resté veuf avec deux enfants, un garçon et une fille qui sont, à l'heure qu'il est, pensionnaires; et je reste seul ici avec une vieille tante qui prend soin de moi et de ma maison. Tu vois, c'est simple!...

— Je suis franc... c'est même prosaïque. Rien ne manque; il y a même la vieille tante.

— Mais voici ma proposition : tu vas rester avec moi; tu feras ce que tu voudras jusqu'à ce que tu te sois pour ainsi dire assimilé à ta nouvelle vie. Tu te reposeras. S'il te fait plaisir de chercher une position, libre à toi de l'occuper; je t'y aiderai. Je sais, d'ailleurs, qu'avec l'activité qui te dévore, tu ne passerais pas toute ta vie à ne rien faire. Mais tu es libre, ma maison est à toi, le jardin aussi, et s'il te prend des fringales de grand'routes, eh bien! tu as devant toi tout le chemin Sainte-Foy, plus loin, la route

Saint-Louis, le vieux et pittoresque chemin Gomin, enfin, que sais-je? Tu peux les parcourir à loisir. Au bout de tes randonnées, tu auras le gîte ici. Que diable! c'est toujours mieux que tes granges!... que dis-tu de cette proposition?

Paul Dumont avait baissé la tête. Il fut longtemps sans répondre. Lucien Deschamps l'observait avec attention. Bientôt il vit deux grosses larmes couler le long des joues brunies, puis sur la barbe hirsute du vagabond. Ce dernier leva la tête enfin et, de ses grands yeux humides, fixant son ami :

— Mon vieux, tu es bon, j'accepte... Vois-tu, je suis un peu fatigué...

Le lendemain soir, les deux amis se retrouvaient dans le cabinet de travail de l'avocat. Il eût été difficile de reconnaître le *quêteux*. Un complet tout neuf moulait son torse; sa barbe était taillée et ses cheveux soigneusement peignés.

— Ah! enfin, je te retrouve, Paul! s'écria Lucien Deschamps, quand il vit l'ex-vagabond, de retour de son bureau... Tu étais fait pour être ambassadeur; ne nie pas, ou conseiller législatif ou, au pis aller, député. Tu devrais te présenter...

— C'est fait depuis longtemps, mon vieux Lucien, à combien de fermes ne me suis-je déjà présenté sans... être élu. Ces fois-là, tu sais, je couchais dans le fenil du voisin...

— Je t'en prie, ne recommence pas; tout ça, c'est fini, ni, ni!... bien fini! Tu es rendu à la Société. Tu t'es amusé aujourd'hui?

— Enormément; j'ai fouillé dans ta bibliothèque et j'ai lu des vers. Ça me transporte toujours. Ma foi! si je n'avais pas trouvé des vers dans ta bibliothèque, je filais sur la route Sainte-Foy...

— J'ai toujours, moi aussi, aimé les vers; veux-tu, faisons, ce soir, la « veillée des vers »?...

— Vrai, disait Lucien Deschamps; c'est d'une belle langue, bien trempée et de bonne venue : — de l'air libre, — des senteurs de campagne et de forêts!...

L'ex-vagabond avait négligemment jeté sur la table un calepin bourré, farci, ventru comme une gibecière et dans lequel il y avait un peu de tout : des plantes sèches, des découpures de journaux, des feuillets

manuscrits. Lucien Deschamps avait saisi ce calepin-capharnaüm et s'était mis à parcourir les feuillets jaunis, salis, coupés de replis, écrits tantôt à l'encre, tantôt à la mine. Il lisait et son visage rayonnait, s'extasiait. Il répéta : « de l'air libre, des senteurs de campagne et de forêts... C'est de toi, tout ça?... »

— Ma foi, oui!... Que veux-tu que l'on fasse, sinon des vers, quand on se sent perdu, le matin, dans le brouillard qui nous isole et qui borne l'horizon à quelques pas devant soi, quand, par les chemins de forêts, l'on s'en va aspirant à pleine poitrine les senteurs balsamiques, distrait seulement par le fugitif guilleri d'un oiseau; attentif, malgré tout, aux bruissements confus, aux gazouillements mystérieux de la futaie; le printemps, parmi la jeune verdure; dans le vent poussiéreux de l'été, ou bien l'automne, foulant l'amas ouateux des feuilles tombées des cimes... Voilà, on fait des vers; on s'en bourre le crâne. Puis quand on arrive dans une grange, sous un pont, dans la cuisine d'une ferme où l'on vous reçoit, on écrit cela sur n'importe quoi et avec n'importe quoi.

Lucien Deschamps avait posé son cigare sur le

bord du plumier et continuait à lire dans l'ignoble carnet dont il avait peine à tourner les feuillets usés, humides, collés les uns aux autres.

Paul Dumont, à demi couché sur le divan rêvait, la tête renversée, les yeux au plafond, suivant les capricieuses volutes de soie fine qui s'échappaient d'une cigarette qu'il portait de temps à autre à ses lèvres, d'un geste de prince.

La fenêtre était large ouverte et par larges bouffées, entraient tous les effluves du Parc des Champs de Bataille Nationaux; senteurs âcres des épinettes résineuses, balsam des pins, odeur pénétrante et fraîche des « cocottes » des sapins, senteurs fades des fougères et des herbes humides des nappes du gazon. — De temps à autre, au lointain de la ville, l'on percevait la voix maternelle des clochers et des beffrois qui conseillaient à ceux qui veillaient encore de se coucher...

— Allons, fit brusquement Paul Dumont, il ne s'agit plus de mes alexandrins! j'ai découvert dans ta bibliothèque un rayon auquel, je crois, tu touches rarement, car la poussière qui s'en est dégagée, quand je l'ai ouvert, a abîmé mon complet. — C'est malheu-

reux! j'ai toujours eu la poussière en horreur, excepté celle des routes; celle-là, je l'aime comme la rosée des prés; elle est vivifiante... Regardons cela ensemble, veux-tu?... Ce sont nos poètes à nous... ceux qui, pour la plupart, sont partis et que nous rêvions d'imiter, alors que nous nous essayions à la rimaille, au collège...

Pendant ce temps, Paul Dumont fourrageait dans le rayon des poètes canadiens de la bibliothèque de son ami :

— Tiens! voici les *Morts* de Crémazie; c'est notre maître. Nous sommes trop jeunes, nous ne l'avons pas connu... Trop vieux, tu es trop vieux déjà, pauvre Crémazie!... Ah! tu possèdes un *scrap book* rempli de « découpures » qui sont des poésies de Charles Gill! Qu'est-il devenu?

— Fauché!... parti en pleine floraison.

— Il faisait de jolis vers. J'ai lu une partie de son *Cap Eternité* cet après-midi... Mais voilà toute une gerbe de vers qui sont de poètes dont je n'ai pas entendu parler sur la grand'route : Doucet, Ferland, Charbonneau, Tremblay, Beauregard, Dreux, Hébert,

Cinq-Mars, Désilets, Bruchési... Ah! mais ils sont tout un rayon. Je lirai tout cela... Ça m'a l'air joli... Tiens! un, deux, trois recueils de Lozeau! Un espoir, ce Lozeau! Au hasard des routes et des journaux populaires qui me tombaient sous la main, je m'y suis intéressé. Il est bien, très bien même, souvent...

Paul Dumont se précipita, soudain, sur un petit volume :

— Ah! celui-là était déjà un grand poète!... Pauvre, pauvre Nelligan! A dix-huit ans, les portes de la gloire s'ouvraient devant lui... Et il est mort?... Non! — je l'ai appris, je ne sais trop en quelles circonstances et sur quelle route — mort, oui c'est bien cela; mort à la jeunesse, à la nature, à l'amour, à ses rêves dorés; aux visions radieuses d'un avenir riant, à tout ce qui fait la poésie — mais pas à la vie encore, malheureusement!... Ah! il avait l'image, celui-là!... Veux-tu que nous lisions ensemble quelques-uns de ses vers?...

— Mais, volontiers, lis.

— Non, toi!... moi, vois-tu, voilà longtemps que je n'ai pas lu. Toi, tu as l'habitude de l'éloquence du prétoire — et je n'ai pas eu l'occasion de suivre les

cours de diction de Rivard, un maître, ai-je entendu dire, un jour, quelque part à Chicoutimi où il a vécu quelque temps... Enfin, lis!...

— Puisque tu le veux.

Lucien Deschamps feuilleta, au hasard, le petit volume, puis s'arrêta et lut, d'abord, quelque peu machinalement :

Je sais en une église un vitrail merveilleux
Où quelqu'artiste illustre, inspiré des archanges
A peint d'une façon mystique...

— Pardon, mon vieux, je sais cela par cœur!...

... en robe à franges
Le front nimbé d'un astre, une sainte aux yeux bleus,

C'est *L'Amour Immaculé.*

— Connais-tu *Mon Ame?*

— Commence... :

Mon âme a la candeur d'une chose étoilée
D'une neige de février...

— Oui, je sais :

Ah! retournons au seuil de l'enfance en-allée
Viens-t'en prier...

— Alors, ceci :

Ah! comme la neige a neigé
Ma vitre est un jardin de givre;
Ah! comme la neige a neigé...

— Oui, oui :

Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai?...

— Alors :

Calmes, elles s'en vont défilant aux allées...

— Oui, oui, je connais... ce sont les *Communiantes.*

De la chapelle en fleurs où je les suis des yeux.

— Tiens! tu ne connais pas ceci :

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte
O le beau soir de mai...

— Mais c'est la *Romance du Vin*... Nomme-moi la route dont je n'ai pas fait retentir les échos des accents de ce petit chef-d'œuvre!...

— Alors, tiens; voici assurément du nouveau. Tu devrais être alors au fond de la Gaspésie quand c'est paru. Ecoute :

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fonds de quelque crypte aux vagues profondeurs
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fonds de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Elle court à jamais les blanches prétentaines
Au pays angélique où montent ses ardeurs;
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes athènes;

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines

... La voix de l'avocat vibrait dans le silence de la pièce. Elle était claire et forte. On eût dit qu'au dehors tout s'était tu pour l'écouter. Dans le jardin et sur la route, l'on n'entendait plus que ces bruits à peine perceptibles de la nuit; froissements de feuilles, cri-cri d'un insecte. Seule la plainte sèche d'un engoulevent qui décrivait ses spirales dans l'obscurité, rompait l'impressionnant silence nocturne.

Lucien Deschamps s'était arrêté à la fin du sonnet et il répétait maintenant par cœur, en fermant le livre :

« Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.

C'est beau, ça, sais-tu?...

Mais il n'acheva pas. Il fut vivement frappé de l'attitude de son ami. L'ancien chemineau des campagnes québecoises s'était dressé dans son fauteuil et ses yeux brillaient d'étranges lueurs, fixés dans la fenêtre, plongeant avec des fulgurations dans l'obscurité, semblaient vouloir mesurer du regard la route d'asphalte qui paraissait un ruban gris dans le noir. Le vagabond était beau dans cette attitude inspirée, et Lucien Deschamps, pendant quelques minutes, le con-

templa en silence, ému, un peu inquiet — ces âmes de vagabonds sont si mystérieuses! — Quelles pensées s'agitaient sous ce grand front d'une noblesse innée mais où la misère avait laissé des traces trop évidentes et quelles visions traversaient ces prunelles ardentes?... Bien loin, évidemment, s'en étaient allées les pensées et les visions que recélait, à cette heure de la nuit, le cadre étroit de cette fenêtre d'où l'on n'apercevait plus que les fantômes endormis de quelques grands ormes...

— Oui... c'est beau... répondit, enfin, longtemps après, à l'exclamation de son ami, Paul Dumont. Ce sont de beaux vers, mais j'en sais de plus beaux! Tu sais ceux de Musset, et c'est le cas de les répéter :

> Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Mais ceux que je sais ne sont pas « désespérés ». Ecoute :

L'ex-vagabond s'était à demi assis sur le bras du fauteuil. Tourné vers la fenêtre, sa belle tête rejetée en arrière, les yeux fixés dans les profondeurs du ciel resté bleu malgré l'obscurité, d'une voix calme et sans

éclat, simplement, ne laissant parler que son cœur et que son âme, il dit :

Ah! vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est
Ne point passer demain, où ce soir on passait!
Piquer droit devant soi, seul, libre, à l'aventure!...

. . . . . .

Sans gîte la plupart du temps, et sans pâture!...
Mais le gîte est d'autant plus doux qu'on n'en a pas,
Et plus aiguë est la faim, meilleur est le repas,
C'est sous le vent qui cingle ou le soleil qui tape
Qu'il faut avoir marché, pour bien goûter l'étape;
Et celui-là connaît le réconfort divin
D'une assiette de soupe et d'un verre de vin,
Qui depuis le matin jusqu'à la nuit chemine
A traîner après lui la soif et la famine.

. . . . . .Je ne pense qu'à ça!

Ah! ma grand'route! aller où le vent vous poussa
Son bâton à la main, son bissac à l'épaule!
Rien dedans, souvent, soit! Ce n'est pas toujours drôle
Admettons! Et qu'on souffre!... On souffre sans témoins
D'ailleurs, si le bissac est vide, il pèse moins,
On n'en cherche que mieux ce qu'on pourrait y mettre,
Et puis, c'est quelque chose aussi d'être son maître.
Je viens quand je le veux, je pars quand ça me plaît... (1)

Puis après une pause, changeant de voix, imitant la voix plus douce d'une femme :

Mais dis-leur donc, tu sais, quand ta tête se monte
Tout ce que tu m'en dis, à moi, de tes beaux jours
Vécus sur la grand'route et que tu vis toujours!

(1) Le Chemineau de Jean Richepin — Scène III, Acte V — Le Chemineau.

Dis-leur donc que le gueux, mendiant une croûte,
A contempler les champs qui bordent la grand'route
En fait son patrimoine en s'en réjouissant;
Dis-leur que des pays, ce gueux, il en a cent,
Mille, tandis que nous, on n'en a qu'un, le nôtre,
Dis-leur que son pays, c'est ici, là, l'un, l'autre,
Partout où chaque jour il arrive en voisin;
C'est celui de la pomme et celui du raisin,
C'est la haute montagne et c'est la plaine basse;
Tous ceux dont il apprend les airs quand il y passe;
Dis-leur que son pays, c'est le pays entier,
Le grand pays dont la grand'route est le sentier;
Et dis-leur que ce gueux est riche, le vrai riche
Possédant ce qui n'est à personne, la friche,
Les étangs endormis, les halliers,
Où lui parlent tout bas des esprits familiers,
La lande au sol de miel, la ravine sauvage,
Et les chansons du vent dans les joncs du rivage,
Et le soleil, et l'ombre, et les fleurs, et les eaux,
Et toutes les forêts avec tous leurs oiseaux. (1)

. . . . . .

Les deux amis gardèrent longtemps le silence. Tous deux étaient émus plus qu'ils n'auraient voulu le laisser voir l'un à l'autre... Puis douze coups lents tombèrent, lointains, d'un clocher de la ville.

— Minuit, dit l'avocat, d'une voix tremblante d'émotion... Mon pauvre ami, tu as donc toujours la nostalgie de la grand'route?...

(1) Le Chemineau de Jean Richepin — Scène III, Acte V — Toinette.

— Minuit! allons nous coucher, répondit simplement Paul Dumont.

Et Lucien Deschamps, en donnant la main à son ami, sentit que celui-ci la serrait avec une étrange énergie.

— Bonne nuit, Paul!

***

Mystère de la nuit!... Ame étrange des vagabonds!...

Lucien Deschamps, assis à la table de sa salle à manger, lit le journal du matin en attendant son ami. Mais comme ce dernier tarde! Bientôt, impatient, il demande à sa vieille tante d'aller à la chambre de Paul Dumont lui dire qu'il l'attend pour déjeuner. La femme descend bientôt, l'air inquiet, et tend un billet à l'avocat en lui disant :

— La chambre est vide et le lit intact; c'est curieux!... et il y avait cette lettre-là à la porte.

Et Lucien Deschamps, on imagine avec quelle stupeur, lut :

Mon vieux Lucien,

Je te demande pardon de ce que je fais; c'est plus fort que moi. Je suis né pour la grand'route et je sens que je ne serais pas heureux dans vos villes, même au

milieu de bons amis comme toi... Vous n'avez pas assez de verdure, assez de halliers. Vous n'avez pas la « friche déserte » et pour inspirer ma muse vagabonde, il me faut :

la ravine sauvage,
Et le soleil et l'ombre, et les fleurs et les eaux
Et toutes les forêts avec tous leurs oiseaux

Tout cela à la fois, mon vieux; rien que ça!

Je pars donc cette nuit même. Elle est si belle. Quand tu liras ce billet, je serai déjà loin sur la grand'route. J'ai de bonnes jambes et deux jours de repos dedans. Je pars de chez toi comme un voleur, dans l'obscurité, en tapinois, fuyant les taches blondes que fait sur le gazon la lune argentée entre les beaux arbres de ton jardin... Pardon! je sais que si je te faisais part de ma résolution, tu m'arrêterais et je fléchirais devant tes arguments d'excellent avocat. Et il faut que je parte. Encore un coup, c'est plus fort que moi. J'ai des fourmis dans les talons. Et puis tes poètes m'ont mis à l'envers. J'ai la nostalgie des routes grises, des horizons sans fin, des dunes infinies et des champs odorants, des ponts hospitaliers avec leur musique d'eau, infiniment reposante, et des granges protectrices avec leur âme luisante de foin frais... Déjà, pendant trois jours, je

me suis arrêté et je me sens mourir... « Va, chemineau, chemine ». Telle est ma loi, ô homme de loi!... Encore une fois, pardon.

PAUL.

Lucien Deschamps ne prit, ce matin-là, qu'une légère tasse de café. Et, toute la journée, il fut triste, très triste, pensant sans cesse au pauvre chemineau-bachelier qui s'en allait là-bas, dans ses haillons de vingt-cinq années, reconquérir sur la grand'route la « friche déserte », un instant oubliée...

***

Et maintenant, le pauvre chemineau, dort là-bas, au fond d'un petit cimetière du bas-Saguenay. Il se repose enfin!... Et, pendant que la chorale de Manrèze, dans la sonorité joyeuse des grandes orgues, chante :

Que l'hiver par ses frimas
Ait endurci la plaine
S'il croit arrêter nos pas,
Cette espérance est vaine,
Quand on cherche un Dieu
Rempli d'appas
On ne craint pas de peines...

... Lucien Deschamps, agenouillé au fond de son banc, pieusement murmure un ardent *requiescat in pace*...

LE BONHOMME THÉRIEN [1]

(1) Nouvelle primée (2e prix) dans un concours littéraire de la Société des Ecrivains des provinces de France, en 1924, et publiée dans la **Mouette**, de Paris.

Le bonhomme Thérien est mort!...

Cette nouvelle s'était répandue par tout le village comme le feu dans un chaume sec. Le glas avait sonné à deux heures de l'après-midi et, à quatre heures, il y avait déjà dans la cabane du bonhomme, une bonne douzaine de personnes, hommes et femmes, qui étaient venues pour veiller le mort. Deux voisins charitables avaient procédé à la toilette du trépassé qui reposait au milieu de l'unique pièce de la cabane sur trois planches recouvertes d'un drap blanc et posées sur deux montants d'établi que l'on avait empruntés chez le menuisier du village. Les quatre murs de la pièce, de même que le parquet brut étaient également

recouverts de draps de toile blanche. Aussi, les hommes, comme effrayés par toute cette propreté qui régnait dans la pièce, ne s'y tenaient déjà plus guère. Ils stationnaient, ici et là, dans la cour et dans le potager, se sentant beaucoup plus chez eux que dans cette chambre blanche et sentant la lessive. Ils fumaient et parlaient des récoltes qui se terminaient. Chaque demi-heure, à l'appel d'une femme, ils rentraient et l'on entendait bientôt, du dehors, les murmures assourdis et confus de plusieurs personnes qui récitent le chapelet ensemble.

Quand on avait terminé la prière, on entendait toujours, au dedans ou au dehors de la cabane : « Pauvre bonhomme Thérien!... C'est-ti ben vrai qu'il est mort!... »

Il ne le paraissait guère, mort, en effet, le bonhomme Thérien. On lui avait laissé sa barbe hirsute, et ses petits yeux gris et siroteux semblaient toujours clignoter. Ses gros doigts noueux crispaient ferme un crucifix, comme ils étreignaient, quelques jours auparavant, sa pauvre bêche usée...

Après le chapelet et les doléances, les hommes

s'empressaient de sortir derechef en allumant leur pipe. Ces profonds indifférents aux manifestations de la nature semblaient maintenant passionnés pour cette dernière, pendant ce loisir imprévu au milieu de leurs rudes travaux, et ils en étaient devenus tout d'un coup les fidèles et naïfs observateurs. Tout les étonnait et dans la cour et dans le potager du bonhomme. Ils remarquaient, l'âme rêveuse, et entendaient les plaintes des arbres qui bordaient la lisière du bois prochain et qui étiraient leurs grands corps en geignant sous le moindre coup de la brise. Ils souriaient en voyant picorer dans le fumier de la cour, les poulets du défunt et qui se sauvaient à leur approche. Toutes ces boules de plumes roulaient sous les clôtures, les poules allongeant ridiculement leur cou et le coq perdant toute sa dignité dans la course. Il y avait, parmi cette basse-cour, deux gros canards qui, pendant la fuite, balançant leur panse, couvraient la retraite au son de leurs coins-coins. Rendu plus loin, de l'autre côté de la clôture, le coq, hissé sur ses hautes pattes, orgueilleux, lançait son cocorico pour rallier à son panache rouge tout ce monde à plumes,

piteux et humilié de la fuite... Et ces hommes remarquaient aussi que le potager semblait heureux, après un été d'abondance et d'efforts productifs, d'être devenu à peu près inculte. Les herbes s'y étendaient à l'aise sans plus craindre les soins du jardinier; elles en avaient profité pour confondre les cursives des concombres et des citrouilles, les panaches des carottes et des betteraves, les panoplies des oignons et les couronnes des laitues, le tout, vert pâle, avec le vert plus foncé des mauvaises herbes, chiendent et chardons, ressemblant à un tapis de billard usagé...

Et toutes ces choses, très naturelles dans un champ abandonné, étaient pleines d'intérêt pour ces campagnards devenus subitement sybarites de la Nature...

Le soleil était maintenant couché et l'on commençait réellement la première veillée du mort. Quelques instants après la vesprée, le curé était venu. On avait récité un autre chapelet et, sur le point de partir, le prêtre, avait dit, comme en signe d'adieu au défunt :

« Pauvre bonhomme Thérien!... le voilà mort donc!... pauvre victime de l'expropriation!...

Et tous les veilleurs avaient docilement opiné du bonnet, quelques-uns murmurant : « Oui... ah! oui... c'est bien vrai!... »

***

Il y aura de cela juste trente ans, cet automne.

Des messieurs de la ville, dont plusieurs ingénieurs, étaient venus dans la paroisse de Saint-Julien que traversait dans toute sa longueur une belle rivière coupée par une chute à peu près vis-à-vis le Rang de l'Eglise. Ils avaient, quelque temps après, offert d'acheter les terres qui bordaient la rivière dans ce Rang de l'Eglise et au troisième rang. On voulait tout bonnement écluser ce cours d'eau pour les fins d'une grande industrie dans laquelle de gros industriels américains étaient intéressés. C'était une affaire de plusieurs millions et la nouvelle avait fait grand bruit dans tout le pays.

Les transactions furent remplies de péripéties et d'incidents. La chose, d'abord, avait paru improbable à tous ces paysans peu accoutumés aux bruyantes manifestations de la haute industrie. Il fallut cependant se rendre à l'évidence quand on vit arriver tout un matériel que l'on installa non loin de la chute, où l'on commença à établir des baraquements.

Alors chacun des habitants des deux rangs chercha en quoi l'événement pouvait servir son intérêt. Des agents se mirent à leur faire visite. D'abord, très vite et à bas prix, ils achetèrent certains terrains limitrophes. L'opération fut prestement menée et les vendeurs furent bientôt déçus. Avec un peu plus d'astuce et de patience on eut tiré un triple prix des terres déjà vendues. On se récria quand il n'était plus temps. Ceux qui n'avaient pas encore vendu se promirent d'être plus prudents; chacun de ces derniers échafauda des prix fabuleux pour son morceau de terre. On rêva d'indemnités fantastiques au cas d'expropriation. On vit des cultivateurs astucieux et avides tracer des plans et s'ingénier à conduire la fortune au milieu de leurs champs.

Jean-Pierre Thérien était parmi ces derniers. Il possédait un demi-lot à demi cultivé, non loin de la chute, et qui touchait précisément à l'endroit où s'élevaient les baraquements. Tout de suite, il détermina que sa position était la meilleure. Les agents lui firent une première visite, puis une deuxième, mais il affecta de l'indifférence, s'enveloppant dans un silence prudent.

Jean-Pierre Thérien ne se laisserait pas rouler comme les autres. Il vendrait son prix... Les habitants le connaissaient et ils disaient : « Jean-Pierre va les jouer, lui, attendons!... »

Les agents de la compagnie firent une troisième visite à Thérien et, cette fois, ils lui proposèrent carrément de lui acheter sa terre parce que la compagnie en avait besoin.

Cet aveu enhardit Jean-Pierre Thérien qui répondit avec un bel aplomb :

— Vous voulez acheter ma terre; mais moi, je ne tiens pas à la vendre... voilà mon idée.

On lui offrit mille piastres.

— Vous voulez rire, mes bons messieurs, répondit simplement Thérien.

— Alors, nous n'avons plus rien à faire ici, dirent les agents; bonsoir.

Et Jean-Pierre Thérien les laissa partir un peu désappointé tout de même que le débat finisse là.

Il les regarda avec regrets disparaître sur la route qui descendait vers le village. Mais il se consola en murmurant : « Dans trois jours ils seront encore ici et ils signeront ce que je voudrai : c'est deux mille piastres; pas un sou de moins ».

Et Jean-Pierre embrassa sa terre d'un regard de reconnaissance attendrie. Il se frotta les mains en songeant au passé qui lui rappelait tous les sacrifices qu'il avait faits pour acquérir ce domaine dont il était maintenant le roi puissant. Mais il abandonna tous ces souvenirs en face d'une belle perspective. Quand il traversa son potager pour se rendre à sa maison, des choux bleus, des carrés de salade vert tendre, sertis de cordons de capucines, les panaches des carottes et des betteraves semblaient baisser leurs têtes comme pour lui reprocher ses cupides intentions.

Quinze jours après, les agents de la compagnie n'étaient pas encore revenus et Jean-Pierre Thérien

fut pris d'inquiétude. Il les attendit encore près d'une semaine mais en vain. Les travaux continuaient aux Chutes et la compagnie avait augmenté le nombre de ses ouvriers. Elle gagnait du terrain et tout le bas du troisième rang était maintenant sa propriété.

Un matin, Jean-Pierre Thérien n'y tint plus. Il se rendit aux baraquements et se fit indiquer les bureaux. Là, il se trouva en présence de l'un de ceux qui étaient venus le voir et qui feignit de ne pas le reconnaître. Thérien manqua alors de son aplomb. Il assembla difficilement les arguments qu'il avait amassés au cours de la route pour son plaidoyer et qui étaient épars maintenant.

— Je viens pour mon champ... Vous savez bien, celui qui se trouve au bout du Rang de l'Eglise...

— Ah! oui, je vous remets... alors vous êtes décidé à nous céder votre terre pour mille piastres. C'est bien, êtes-vous prêt à passer le contrat?

— Ah!... mais non!... c'est deux mille piastres... deux mille que j'ai dit; pas un sou de moins!

— Regrets, monsieur... mais pas d'affaires à ce compte-là.

Thérien réfléchit un instant.

— Disons quinze cents piastres, hasarda-t-il d'une voix presque étouffée.

— Mille... pas un sou de plus.

Jean-Pierre Thérien coiffa son chapeau à larges bords et partit en maugréant des injures.

Huit jours, quinze jours se passèrent et Jean-Pierre n'entendit plus parler des agents de la compagnie dont les travaux avançaient pourtant avec rapidité. Puis il reçut un papier paraphé de noms d'officiers en lois et sur lequel on le priait de donner toutes sortes de détails sur sa terre : son étendue, son rendement, etc. Il se rendit avec joie à cette demande, grossissant les chiffres un peu, convaincu que par là on en viendrait à son prix.

Mais au bout d'un mois, Jean-Pierre Thérien reçut par la poste un avis qui le galvanisa : la compagnie avait pris des procédures pour exproprier son terrain. La cour venait de se prononcer et on lui accordait cinq cents piastres.

Le coup fut rude. Thérien en fut malade pendant plusieurs jours et on crut même qu'il allait trépasser.

Les critiques, les railleries, les reproches sans ménagement des voisins et de tous les habitants du troisième rang et aussi ceux du Rang de l'Eglise vinrent aggraver son état. Il en vint même du village pour lui dire qu'il n'était pas plus malin, lui, Jean-Pierre Thérien, que les autres, les premiers, qui s'étaient fait rouler par la compagnie. On pensait qu'il aurait pu, au moins, profiter de l'expérience des autres...

Jean-Pierre Thérien revint quelque peu à la santé grâce à sa forte constitution. Un matin, il reçut un chèque de la compagnie; c'était le prix de sa pauvre terre : cinq cents piastres! Dernière étape de la chute d'un beau rêve. Le coup, cette fois, était trop fort...

C'était un jour morne d'octobre. Le paysage était triste et se décomposait à tout moment sous de grands coups de vent qui descendait des montagnes et qui charriait avec rage des ondées d'une pluie fine et froide. Des paysans qui travaillaient encore dans leurs chaumes virent un homme qui s'en allait à travers champs vers la chute. Il marchait, la tête baissée, dans la terre brune et détrempée. Ses pieds collaient dans la boue et il avançait difficilement sous les rafales qui

lui cinglaient la figure. Enfin, l'homme arriva au bord du torrent qui grondait et écumait. Il regarda pendant quelques instants l'eau bouillonnante s'engouffrer dans les rochers d'en bas, ensuite, sortant d'une poche de sa vareuse un rouleau de billets de banque, il le lança de toutes ses forces dans le torrent qui l'engloutit...

Puis, l'homme s'en revint à travers les champs encore, vers les maisons, à la course, les bras battant l'air qui cinglait toujours, et criant dans la rafale qui les saccadait ces mots de désespoir : « C'est deux mille piastres... mon terrain... c'est deux mille... pas un sous de moins !...

Jean-Pierre Thérien était fou.

Le bonhomme Thérien est mort !...

Et ceux qui veillaient autour du corps, maintenant tous enfermés dans la cabane bien close à cause de la

fraîcheur de la nuit, se racontaient avec de douces intonations de tristesse le dernier épisode de la vie de Jean-Pierre Thérien : trente années de folie triste et inoffensive pendant lesquelles on n'entendit jamais plus le malheureux dire autre chose que ces mots : « Deux mille piastres... c'est deux mille piastres, mon terrain... pas un sou de moins !... »

En quelques mois seulement il avait lamentablement dépéri et ses yeux avaient perdu vite ce feu malicieux qui était toute la vie de son visage tanné et bruni. Ils restèrent, ces yeux malins, embués de tristesse, toujours.

Bref, en deux ans, il était devenu le bonhomme Thérien et, dans toute la paroisse, on ne le désignait plus que sous cette appellation. Il était doux pour tout le monde et tout le monde l'aimait. On lui donnait avec empressement le gîte, de la soupe, du lard et du pain partout où il se présentait. Un jour, les anciens habitants du troisième rang et du Rang de l'Eglise qui, leurs terres vendues, étaient devenus pour la plupart des rentiers du village, organisèrent une corvée et construisirent à la lisière du bois qui bornait le village

du côté opposé à la rivière une cabane en beau bois rond, labourèrent un arpent de terre alentour, et offrirent le tout au bonhomme Thérien qu'ils installèrent joyeusement dans son nouveau domaine. Ce jour-là, deux grosses larmes glissèrent le long des joues rudes du bonhomme. Il embrassa d'un regard triste son nouveau champ et sa cabane et on l'entendit murmurer doucement : « C'est deux mille piastres, mon terrain... c'est deux mille... pas un sou de moins!... »

Le petit champ devint un potager d'où sortaient, chaque automne, de grandes brassées de beaux légumes que leur propriétaire vendait avec facilité aux villageois qui les lui achetaient toujours de préférence à tous les autres à cause de leur belle qualité et à cause aussi de la douceur et de la tristesse de celui qui les offrait...

A petits pas mesurés, durant vingt-cinq étés et vingt-cinq automnes, le bonhomme Thérien parcourut le village, des bottes de légumes sous le bras, et sa pipe courte, le fourneau renversé, vissée à ses lèvres, sans cesse. Ce fut toujours la même vieille pipe

courte. Il ne la changea pas plus, je crois, qu'il ne changea sa chemise de grosse toile brute, ou le chapeau mou coiffant son visage gris, hirsute, ou le pantalon large et la vieille blouse rougie enveloppant de grands plis graisseux sa maigreur de plus en plus affaissée.

Puis, cet automne, précisément au temps où les légumes étaient dans tout l'orgueil de leur maturité, le bonhomme Thérien cessa ses visites au village. On s'en inquiéta... Un matin de pluie, l'ermite avait senti son grand corps maigre secoué d'un long frisson. Il ferma sa porte, se coucha et ne sortit pas de la journée ni du lendemain. Quelques-uns vinrent le voir mais ne s'alarmèrent pas de son état : « Bah!... la grippe de l'automne... » dirent-ils; « le bonhomme en a vu bien d'autres ».

Mais le midi qui suivit, le glas, tout pareil pour le riche comme pour le pauvre, sonna lentement, avec insistance, jetant, à travers champs ses notes rythmées sur les toits des rangs et du village, accompagné des coups sourds d'un mauvais vent de nord-est.

Le bonhomme Thérien était mort.

LE MONTREUR D'OURS [1]

(1) Cette nouvelle a été publiée dans la **Revue Bleue**, de Paris, numéro du 18 décembre 1926.

« Papa, c'est un ours, là, en haut de la Descente!... »

— Ah!

Et le père, en bas, à l'arrière de la charretée de foin que l'on *perche* pour descendre à la grange, tire de toutes ses forces la corde de la rêne flexible, d'un dernier coup, qui arrête, net, les chevaux accouplés.

Là-haut, sur la charge, Prudent Dufour, à cet arrêt soudain, manque de dégringoler.

— Papa, c'est un ours, fit-il, derechef, en se remettant d'aplomb.

En haut de la Descente éclata de nouveau la sonnerie de clairon, fausse, stridente, pure dans l'air bleu. Un air martial régnait dans ce coin de nature.

La charge de foin, lourde et ballante, descend maintenant vers la grange par le chemin cahoteux des charrettes pendant que l'on entend, à courts intervalles, le long de la côte, le tata, ratata-ta du clairon asthmatique.

J'envie le bonheur de Prudent Dufour, qui s'en va au village, bercé au sommet de la meule cahotante... Quelques enjambées encore et il sera sur la place de l'église où arrivera, dans quelques instants, le montreur d'ours, dont le cor éraillé vient d'annoncer la venue...

— Miro!... ho!... hop!... vite! Aux vaches! En haut, Miro!...

Heureux Prudent! Chançard, va!

Et Miro et moi montons au Trécarré. Le chien, court par bonds fous, à travers les buttes du pacage. Nous nous en allons le long du chemin aux charrettes qui monte au taillis du Trécarré, d'où il faut ramener les vaches à la maison. La main en visière, je calcule l'heure à la hauteur du soleil. Voici les dentelures brunes du Trécarré, les champs de trèfles rouges. Miro lance un sonore aboiement, un suisse file, la

queue en panache, le long de la clôture d'abatis; j'essaie de l'atteindre d'une motte ramassée dans la roulière, il plonge dans un océan de fougères dentelées et disparaît. A travers le taillis, voici quelques troncs à feutrage épais. Leur lumière, limpide encore, me permet d'apercevoir tous les détails, jusqu'aux reculées du sud où tout s'efface... Là, tout près, une vache meugle longuement. Elle nous entend venir.

Quelle fraîcheur à côté du taillis! Mais, diable! mauvaise idée qu'ont eue ces vaches d'aller brouter si loin, si haut de la terre! Tout ce chemin à descendre maintenant! Il y a pourtant de si bonnes touffes, en bas, près de la grange et des étables. Miro commence son travail. Les bêtes courent, de-ci, de-là, comme des chèvres, gagnent le chemin aux charrettes où, pour une minute, elles s'en vont, d'un pas dolent et tranquille, la tête ballante, s'arrêtant, une seconde, pour râfler d'un coup de langue en rond, un bouquet d'herbe.

C'était beau tout de même!... Les vaches, maintenant hors du brouhaha du départ, descendent, tranquilles, sous la conduite attentive de Miro. Je vaguais

de-ci, de-là, le long du chemin. Un instant, près d'un mince bosquet, je m'arrêtai pour écouter : là, tout près, sur la plus haute branche d'un gros merisier, un rossignol chantait... non, c'était un chardonneret. J'écoutai de toutes mes oreilles. La petite voix montait, mince, ténue, comme un fil de soie, puis s'épanouissait en d'éclatantes vibrations, en roulades prolongées qui s'éparpillaient dans l'air, pareilles à des fusées. Quelle jolie aubade! Je vis le petit être, sur sa branche, sa minuscule tête brillant au soleil déclinant comme un fruit de senellier. Il ressemblait à une larme suspendue. Il modula sa berceuse pendant deux minutes, précipitant les sons, piquant des cris fluides, respirant une seconde, entre deux coups de gosier.

Je courus rejoindre Miro et le troupeau.

Mais voilà, en courant, une autre aubade, lointaine. De nouveau, la sonnerie du clairon, là-bas. C'est au milieu de la Descente, cette fois. L'ours approche du village. Prudent Dufour y est déjà rendu, je le jurerais. Et moi, me voilà encore en haut, ayant tout le coteau à descendre. Que je suis donc malchanceux!...

Une vache croit nous tromper, Miro et moi, en s'attardant derrière les autres à brouter une touffe de trèfles rouges qu'elle a découverte par hasard, au bord du chemin, mais le chien, sortant d'un bond, de derrière un tas de foin, la langue pendante, rouge, presque au ras du sol, la débusque. Un *wah! wah!* retentissant, et la vache, après deux sauts ridicules et quelques pas lourds, rejoint les autres... Alors, celle qui la précède, tachetée de rouge et de blanc, s'arrête une seconde et, d'un coup, envoie sa queue sur son échine pour chasser un taon.

Mais, mon Dieu, que ces vaches sont lentes à descendre à la maison! Je rage. L'ours doit être, maintenant, au village. Et Prudent Dufour qui est là, avec les autres; tous ceux et celles de l'école qui ont entendu le son du cor en haut de la Descente! Sans doute, le montreur d'ours, avant que le soleil ait tout a fait basculé, va donner une représentation des exploits de sa bête des Pyrénées. Il me semble ouïr sa mélopée, entendue déjà, deux ans auparavant :... « Ti, la-boun, la-boun... eh doudaye!... » Et la voix montait, montait, jusqu'au fausset. Je m'étais pas-

sionné pour cette représentation de l'ours, et c'est ce qui me faisait rager de voir les vaches si lentes à descendre...

Une quatrième sonnerie du clairon me fit un cœur pesant. Les vaches sont décidément paresseuses. Comme elle est loin encore, la maison! Les champs s'en vont, en pente, arrêtés par une croupe qu'il faudra monter puis descendre; et il y aura, après, des chaumes à traverser, un pacage, — où les vaches auraient bien dû rester toute la journée, — puis un grand potager, que longe le chemin aux charrettes avant d'arriver au « clos des vaches », tout mangé d'herbes... Couleur de foins, les champs, en conque, descendent vers les maisons dont je n'aperçois que les toits, vieux toits à lucarnes françaises qui semblent se hausser pour mieux voir, au loin, en haut, les trécarrés des terres, et qui ont, malgré tout, en cette fin de jour, une espèce de dignité, de bonté...

Le ciel, à ce moment, est frais, comme une voie bleue; l'herbe, les feuilles et les mils, et les épis vibrent obliquement dans l'air agile. Comme le soleil baisse, baisse, en arrière, au ras des plus hautes branches du

taillis du trécarré! Tout prend, à présent, comme un vieil air dans ce coin de campagne. De temps en temps, un coup de brise claque, fort et frais. Passant près d'un bosquet de cerisiers,... un « cri-cri ». Les oiseaux vont dormir... Miro vient près de moi, comme impatienté, lui aussi, par la lenteur des vaches, malgré les efforts de sa voix et de ses crocs. Il me regarde. Ses yeux sont clairs, presque jaunes, comme l'eau du ruisseau de la Coulée fuyant sous les coudriers et les fougères dentelées... Au ciel, des nuages d'un blanc onctueux s'effilent lentement. L'air, à présent, étourdit le cœur. En arrivant au champ de pommes de terre, une pie vint s'abattre près de moi, hochant sa longue queue...

C'était le coucher du soleil. Dans le calme, qui s'étendait aussi loin que le vide de l'air, voilà encore :

« Ta, ra,-tata; ta,-ta, ratata!... »

Cela vient à présent de la place de l'église. Le montreur d'ours est là, avec sa bête. Je suis encore loin et, bientôt, les raies de la lune vont s'épandre par les pentes et les coteaux de la terre trempée d'argent!...

Et Prudent Dufour qui est là, sûrement, depuis longtemps, sur la place, à attendre l'ours et son homme! Malheur de moi!

De rage, j'enferme le troupeau des laitières dans son enclos.

⁂

« Allons, Jean-Pierre, *illl faut fairrre com-me tong perrre, quand illl allait dans les forêts pour chasser le grrrosse gibier!...* »

La voix de l'homme était retentissante dans l'air sonore de la place de l'église, silencieuse, à cette heure de l'Angélus du soir. J'ai pu arriver à temps pour assister à la dernière partie des exploits de l'ours des Pyrénées, un gros ours brun, l'air ennuyé et maussade, grognant perpétuellement, semblant toujours sur le point de dévorer son maître. Celui-ci est un

grand et solide gaillard, au col maigre, très long, avec une armature de tendons entre lesquels une pomme d'Adam qui monte et descend à chaque mot qu'il dit, au corps nerveux, sec, aux membres de quadrumane. Sa tête crépue est couverte d'un large chapeau de « cow boy » et ses pieds chaussés de bottes rouges. Il est habillé d'un veston et d'un pantalon de bouracan marron. Il porte en bandoulière un cor de chasse au cuivre défraîchi, et sur une épaule oscille un long bâton rond et usé à force de caresser le poil rude de la bête. De l'homme et de la bête se dégageait, du rayon où ils se mouvaient, une âcre odeur de fauve et de sueur.

Nous étions là, une trentaine de gamins et de fillettes qui faisions cercle et qui n'avions d'yeux que pour la bête continuellement grognant et tournant, à petits pas lourds et rapides, au bout de sa chaîne cliquetante, et pour l'homme dont toute l'attitude pour nous dégageait du mystère.

Le souper était fini dans les maisons du village, et nos parents, les hommes surtout, arrivaient à pas nonchalants, fatigués, les mains dans les poches, la pipe

serrée dans les dents, la physionomie visiblement amusée du spectacle. La rude journée aux champs est finie et l'on n'est pas fâché de se payer une petite récréation, entre chien et loup,... avant le lourd sommeil de la nuit.

Le jour va s'éteindre bientôt. Sournoisement, le soir à pas feutrés, comme ceux de l'ours. rôde autour de la place. Des champs, qui dévalent le long de la Descente, monte une brume impalpable, estompant graduellement les formes, arrondissant les reliefs des maisons et de l'église, enveloppant les choses de souples velours gris. La campagne, à cette heure, est pleine de mystère. Des arbres, indistincts maintenant, dorment déjà profondément dans la mollesse du soir. Le ciel se drape de longs voiles, où l'on voit poindre déjà quelques cédilles d'or. De son pas de félin, la nuit va bientôt atteindre le groupe. Et la voix de l'homme retentit, traînante, faisant résonner d'un accent étrange des mots impératifs :

« *Allons... Jean-Pierre!... illl faut mon-ntrer à ces messieurs et dames com-me tou sais fairrre le culbute...* »

Et la lourde bête, docile, grognant plus fort dans l'air plus calme de la nuit tombante, se pelotonne et, roulant, fait le tour, frôlant notre cercle de sa masse silencieuse et retombant sur ses courtes pattes velues à l'endroit précis où elle s'est ramassée, énergique, pour son dernier exploit.

L'homme tire de sa musette un quignon de pain sec qu'il donne à grignoter à la bête, puis demande à des spectateurs une allumette pour griller une cigarette qu'il fume béatement, les bras croisés sur son bâton solidement fiché en terre.

Nous regardons l'ours, accroupi, mordre à pleines dents son crouton, et l'homme fumer, rasant des pieds le museau de la bête. Dans l'obscurité grandissante, il me semble voir là, dans ce rond, quelque chose qui n'est pas naturel, d'anormal, de monstrueux; cette bête aux sinistres grognements, si forte, si puissante, humblement soumise à ce gaillard dont elle pourrait faire deux bouchées... Et l'ours montre, à ce moment, pour mordre son quignon, des crocs effroyables.

Prudent Dufour me fait signe et me les fait voir du doigt... L'homme paraît fier des exploits de son

Jean-Pierre et tout rit dans sa sombre face pourtant lassée. A quoi peut-il bien penser, cet homme vivant perpétuellement en la compagnie de ce fauve, terreur de notre jeunesse? Debout, dans une pose héraldique, la bête écrasée à ses pieds, il me semblait un dieu redoutable et mystérieux; et je reculais par crainte et par respect... Prudent Dufour était, sans doute, moins émotionné que je ne l'étais.

Le malheureux! Enhardi par la tranquillité de la bête, presque en léthargie après son maigre repas, il s'approcha d'elle, à un moment, au point que l'homme dut le faire rentrer dans le cercle, par une légère inclinaison de son bâton.

La nuit bleue maintenant berce la nature endormie. Les étoiles, là-haut, brillent; quelques-unes, filantes, glissent en pente, dans le ciel; on est à la mi-août où tard, le soir, il y a, là-haut, des courses folles d'étoiles, un *free for all* de constellations. Quelques coups de brise apportent au village ces bruits de fermes qui, depuis toujours, emplissent le calme des nuits chaudes. Mais ils semblent si lointains et si assourdis qu'ils troublent à peine le silence de ces gens, qui

forment le groupe de la place de l'église... J'ai comme un malaise, là, au cœur, en ce moment, en ce soir que je sens, aujourd'hui, à de nombreuses années de distance pourtant, presque unique dans ma vie. La sérénité de ce commencement paisible d'une belle nuit m'effraie un peu... Il y aurait des pressentiments! Dans une échancrure, la lune paraît, en haut de la Descente, par où sont venus l'ours et son maître. Elle répand une cendre bleutée sur tout le village et sur l'église, presque irréelle. Le silence, alors, est franchement inquiétant.

Mais que font donc l'homme et sa bête?... Et, nous, restons figés, fichés en terre, comme son bâton, à lui, à les regarder!...

Malheur!... une fois encore, Prudent Dufour, s'est approché de trop près du fauve et l'homme l'a repoussé, cette fois, presque brutalement.

Il a été décidé, après conciliabule entre les notables du village, le maire et les conseillers, que l'homme et l'ours coucheraient dans la grange du père de Prudent Dufour. Celui-ci s'en montre tout fier. Quel honneur, quelle gloire! Nous l'envions. Je suis fier aussi, la terre

des Dufour est voisine de la nôtre. Aussitôt, l'homme s'en va suivi de sa bête, au pas dolent, vers le gîte officiellement désigné. Nous suivons, l'ours brun ne nous apparaissant plus, dans la noirceur, que comme un être informe, et le montreur avec son bâton, comme un épouvantail pour les poules, dans nos potagers.

Un à un, nous regagnons nos logis quand l'homme et la bête se sont enfermés dans la grange des Dufour... Chez moi, avant d'entrer, j'ai regardé le voisin et j'ai vu Prudent Dufour rôdailler devant la grange. La lune aussi, qui était haute, a vu Prudent rôdailler là. Mais pourquoi ses parents ne lui commandent-ils pas d'entrer et de se coucher?... Je rage, je suis énervé, inquiet à cause de ce silence de la nuit tombée auquel je n'ai encore jamais assisté et par ce voisinage d'une bête terrible dont j'ai les oreilles encore pleines de grognements et la vue traversée des crocs énormes et blancs... J'entre. J'ouvre la fenêtre de la chambrette où je couche et je regarde du côté des Dufour. J'écoute aussi. C'est en vain que bat le rappel des crapauds aux bords du ruisseau de

la coulée et que se frottent, près des murs de la maison, les élytres des grillons, — je n'entends rien.

La lune est montée haut à présent, et toute sa large face plonge sur le village. On voit comme en plein jour. Et la lune voit tout aussi... Elle voit Prudent Dufour quitter, enfin, les abords de la grange et se diriger vers le *fournil* où il entre. Puis, elle le voit sortir aussitôt, quelque chose serré dans ses bras, comme un gros quartier de pain, un demi-pain au moins... Et, de ma fenêtre, immobile, horrifié, je vois, moi, et la lune aussi, Prudent Dufour pénétrer dans la grange où doivent dormir l'homme et l'ours.

Les nerfs agacés, ne pouvant rien supporter, je fermai les yeux... et c'est comme si je m'étais endormi pour toujours.

Tout à coup, il me semble que je lançais un cri, en ayant entendu un autre, horrible, venant de la grange des Dufour. Le temps de se rendre compte de mon appel, mon père et ma mère étaient près de moi, inquiets. Je leur racontais ce que j'avais vu et entendu dans mon rêve.

L'on courut chez Dufour, on réveilla la famille

endormie. Prudent n'était pas à la maison.....

Dans la grange, à la lueur d'un fanal, l'on vit ce spectacle : l'homme avait presque assommé la bête d'un coup de son bâton sur la tête. Sa bête qui le faisait vivre, elle gisait là, presque inconsciente, la tête posée sur une botte de paille et le museau collé sur des miettes de pain, pendant que l'homme était penché sur un petit garçon... et pleurait, cherchant à étancher le sang qui s'échappait d'une large blessure à la gorge de l'enfant.

Prudent Dufour mourut, le lendemain, à l'heure de l'Angélus du soir, à la minute même où, la veille, la bête homicide dévorait son misérable quignon.

DANS LA BRUME

C'était un de ces beaux paysages de mer qui remplissent les yeux, le cœur, l'âme, mais que l'on se sent impuissant à décrire parce qu'ils sont trop grands; inexprimables avec les mots dont on se sert d'ordinaire pour les choses que nous voyons souvent et qui accompagnent le traintrain de notre vie journalière. Tout d'abord, de toute part surgissaient aux alentours de gigantesques profils de pierre, des figures énigmatiques et colossales, une irrégulière dentelure de rochers et de crans couronnés de sapins que saupoudrait une neige récente. Il y avait, en arrière, tout un demi-cercle de ces choses grises, vert sombre et blanches. Puis, en avant, c'était toute une immensité de vieux bleu et de glauque : la mer.

La chaloupe de pêche, la *Sainte-Anne* sortait en belle allure du port de Percé. La mer était belle et la brise, soufflant de l'ouest, enflait la voile du bateau qui filait vers la haute mer. Des vols de mouettes tourbillonnaient ainsi qu'une neige vivante, dans la transparence ambrée de l'atmosphère.

— Nous aurons du beau temps, Jos, fit Jean Blais, le capitaine de la barque, qui ayant fini de fixer à l'arrière la drisse de la voile, bourrait sa pipe dans un sac plein de tabac.

— De fait que l'beau temps s'continue qu'c'en est une bénédiction; mais vous avez pas peur d'la brume, patron?

— Bah! ça mange pas l'monde; on connaît ça, la brume, Jos. N'importe, on a au moins pour trois bonnes journées de pêche et on va pouvoir entrer chez nous pour Noël, la chaloupe pleine de poissons.

A la pêche!... à Noël? C'est l'un des privilèges du climat de cette charmante région de la Baie-des-Chaleurs de prolonger souvent, par les beaux automnes, la saison de la pêche jusqu'aux derniers jours de décembre. Il semble que, durant la belle

saison, la baie prend plaisir à emmagasiner dans ses vastes profondeurs le trop-plein de la chaleur des beaux jours qu'elle rend ensuite, par petites doses, lorsque sont revenus sur les côtes les grands froids de l'hiver. Et les pêcheurs de cette partie du golfe savent bénéficier de ce caprice de la nature qui veut que, quand règne l'hiver dans toute sa rigueur, tout le long des deux rives du Saint-Laurent, un étrange été illumine la baie. C'est comme une réplique de l'Eté de la Saint-Martin. Mais gare aux brouillards durant cette saison intempestive! Ils sont terribles, meurtriers; ils enveloppent comme un suaire. Ils se collent à la peau ainsi que des sangsues et gèlent le sang.

Cet automne-là avait été particulièrement doux. Sur les côtes, l'on avait joui, fin d'octobre, de véritables journées d'été. Les premières neiges n'étaient venues que vers le milieu de décembre. Aussi, la saison de la pêche se prolongeait-elle, dans la baie, à croire que jamais plus elle ne s'arrêterait...

Maintenant le Rocher Percé, qui garde avec tant de fidélité le petit port où s'abrite la flotte de pêche, était éloigné au point qu'il ne paraissait plus, du large, que

comme un minuscule canon de campagne sur son affût. L'âpre échine de la côte et les Murailles, à l'ouest, paraissaient en noir sur le ciel pâli au fond duquel se dessinait encore très nette la silhouette du Mont Sainte-Anne. La chaloupe avait dépassé l'Ile Bonaventure, asile-mère des oiseaux du golfe, et qui maintenant, au loin, ressemblait à une Salamine bretonne. Vers septentrion, l'on voyait s'égrener, comme les têtes débandées d'un troupeau à la nage, d'innombrables récifs épars le long de la côte et des Barachois, mais dont l'éloignement semblait tenter un rassemblement. Un calme délicieux baignait toutes choses. La houle elle-même roulait par grandes ondes, lentes et pacifiques. Le ciel profond, d'une amplitude immense, se recourbait en voûte, semblait-il, au-dessus de la baie.

La *Sainte-Anne* maintenant filait d'une allure égale, un peu inclinée sur son flanc gauche, traînant derrière elle un fin sillage que le soleil déjà haut faisait reluire comme une coulée d'or, et projetant en avant de la proue, la silhouette élégante de la voile harmonieusement gonflée.

Jean Blais, béatement, tout en manœuvrant par légers coups de barre, fumait sa pipe, assis à l'arrière, pendant que son compagnon, Jos Thibault, se tenait accroupi dans l'ombre de la voile, les coudes appuyés au plat-bord. Pour l'instant tous deux se taisaient. A vivre constamment dans les mystérieuses solitudes du large, les pêcheurs de la côte, fils, d'ailleurs, d'une race taciturne, prennent à la longue des habitudes quasi monastiques de silence. Durant tout un jour, deux pêcheurs, à part les indications nécessaires pour la manœuvre, ne prononceront peut-être pas cinq paroles.

Mais le temps est si beau, si joyeux, qu'il finit par délier les langues.

— M'est avis qu'on va faire une belle pêche, Jos... On va aller aussi au large que possible, si tu veux, hein?

— Comme vous voudrez patron... Mais faudra aussi prendre garde à la brume, vous savez. Ça prend, des fois, comme un coup de fouet.

— Le diable t'emporte avec ta brume! On dirait qu't'as peur, ma foi!

⁂

Depuis douze heures, la *Sainte-Anne* se laisse faiblement dériver par les flots, tout au large de la baie. Jean Blais et Jos Thibault ont localisé un abondant banc de morue et pêchent sans arrêt. Partout, de chaque côté, c'est du bleu, infiniment. L'air est d'un calme plat, étonnant en ces parages, et doux, comme au printemps dans le petit port de Percé. De temps en temps, Jean Blais donne un brusque coup de barre qui ramène la chaloupe éloignée, au point choisi. Arrivés le soir au *banc*, ils ont fait tout de suite une grosse pêche, et, pour passer la nuit, ils ont dormi à tour de rôle dans la *cambuse* de la chaloupe. La pêche du matin a été également bonne. Au fond du bateau, le poisson capturé palpite vaguement encore avec un bruit doux d'écailles gluantes et de nageoires soulevées, d'efforts impuissants et mous, et de bâillements dans l'air mortel... La palpitation d'agonie des

derniers capturés s'accentue au moindre roulement du bateau; et de ce flot d'argent, du fond de l'embarcation, monte une odeur forte de marée. Les deux pêcheurs la hument comme on sent un bouquet de roses...

Sur la mer plate, tendue comme une étoffe bleue, luisante, aux reflets d'or et de feu, s'élève, là-bas, du côté de l'océan un nuage noirâtre sur le ciel rosé. Et, au-dessous, les pêcheurs distinguent un steamer qui paraît tout petit, et si loin... Mais il semble maintenant, tout à coup, que l'horizon n'a plus de forme. Des quatre côtés, il se déroule comme une lourde étoffe. Ici et là, sur la mer, il y a comme des fumées que le vent refuse d'emporter. On dirait une mer morte, déjà entourée d'un suaire blanc. Vers dix heures, ce fut, par toute l'étendue de l'eau, une clarté triste, infinie; une lumière si pâle qu'on l'eut dite éteinte. Au fond du ciel, le soleil avait l'air d'une figure de l'autre monde; et il n'avait plus ni forme, ni couleur. Il semblait que ce fut comme un spectre de soleil. La mer et le ciel étaient fondus l'un dans l'autre. On aurait cru, en ce moment, qu'on n'eut pu

voir, à deux encablures, un navire passer. Pourtant, en écarquillant bien les yeux, en réalité, l'on pouvait encore apercevoir, mais si loin, si écrasé, le Mont Sainte-Anne. Mais bientôt on ne le vit plus; et ce ne fut pas long. Visiblement, des brumes se mirent à onduler devant, qui le cachèrent. Ici et là, de sveltes colonnes blanches surgirent de l'eau, de tous les côtés, longues et pâles, dans la solitude endormie de la baie et du fleuve.

— Patron, j'men doutais, v'la la brume!... Ça dure, des fois, longtemps, en hiver.

— T'as raison, Jos, c'est le brouillard... La sacrée brume, elle nous prend en traître. Faut espérer que ce ne sera pas long.

Maintenant, des centaines et des centaines de colonnes blanches jaillissaient des eaux, tout alentour, montaient droit au ciel, retombaient en s'élargissant et s'étendaient sur la mer dans toutes les directions, glissaient de part et d'autre, comme des rideaux sur des tringles.

— Ça y est! Nous v'la d'dans fit entendre, Jean Blais.

— Et c'en est un rude, répondit le compagnon. Je me sens déjà gelé...

Leurs grosses voix, rauques et traînantes, éveillaient dans les creux sonores de l'espace des bruits étranges, des échos inusités, comme sortant du fond des eaux, répétant chaque parole. Ou bien, c'était comme si l'on eut parlé, la bouche dans une ouate floconneuse. Et de fait, l'ouate transparaissait autour des pêcheurs, avec des effets de mirage. Elle formait au-dessus d'eux comme une voûte opaque et molle, très profonde.

Ce ne fut pas drôle.

De minute en minute, le brouillard s'intensifia, un brouillard *à couper au couteau*. Tout devint blanc, partout, couleur de lait. On ne voyait même plus l'eau. Et la chaloupe semblait comme suspendue dans l'air; une barque endormie dans la nuit; un vaisseau fantôme glissant dans l'immensité. A peine les deux pêcheurs, pourtant rapprochés, se voyaient-ils l'un l'autre. Et les voilà tout à coup transis, grelottants, malgré les larges capotes de cuir doublées de fourrure qui les recouvrent. Le brouillard devint âcre comme

une fumée dans de la terre neuve; et il fait tousser les deux hommes. C'est grave. Dans le peuple des marins du golfe, un homme que la brume fait tousser est un homme fini. Jean Blais et son compagnon eurent le sentiment de ce dicton désagréable.

Est-ce le brouillard éternel qui s'est ainsi étendu sur la Baie des Chaleurs. Est-ce le néant qui les prend, puisqu'il n'y a plus rien qu'eux seuls, dans l'air? — ils ne voient plus même leur barque dans l'infini silence et le vide infini. — Est-ce le jour encore ou la nuit déjà? Ils ne savent. Ils ont perdu peu à peu le sentiment du temps et ils se sentent comme hors de la vie réelle. Ce qu'ils se disaient encore, de temps à autre, était comme des mots vides de sens qui tombaient dans un silence si vaste, si absolu, qu'ils en avaient peur. Les légères trépidations de la chaloupe, au passage des flots, leur étaient à peine perceptibles. On eut dit le bateau figé sur place. Ils avaient cargué la voile. Et le brouillard maintenant pénétrait leurs vêtements de cuir. Des filets d'eau glacée dégoulinaient le long de leur corps. Bientôt, ils sentirent comme une sorte d'ivresse leur gagner le cœur : l'ivresse

du froid, du silence. Ils entendaient, tantôt des plaintes, des cris, des meuglements, de grands appels rauques, des bruits immenses et mystérieux; et tantôt il leur semblait que la barque oscillait, tournait sur elle-même, comme en détresse, sur une mer démontée; et leurs mâchoires claquaient de peur. Tout leur corps, pris d'un frisson de fièvre, se mettait à trembler.

Jean Blais, depuis longtemps, n'avait plus la force de donner le coup de barre instinctif pour remettre le bateau en place. Et celui-ci s'en allait à la dérive, on ne sait où. Plus de jalon, plus de point de repère; pas plus pour la distance que pour le temps. C'était le néant de toutes choses. Ni jour, ni nuit! Ni terre, ni eau! Depuis combien d'heures et combien de jours était-on anéanti dans ce gouffre d'air gelé? Une heure seulement? Un jour, deux jours, peut-être? On ne sait. La *Sainte-Anne* dérivait comme dans une éternité...

Est-ce encore une hallucination? Sous le souffle très léger d'un coup de brise subit, l'on vient d'entendre le son d'une cloche. C'est comme un glas de songe. Les tintements tombaient, espacés, monotones, avec de

lourdes vibrations qui allaient se perdre, au loin, dans la profondeur de l'immensité vide.

— Là!... Là!... râla Jos Thibault, levant vaguement un bras dans le blanc.

— Aux rames, Jos! fit Jean Blais qui grelottait de tous ses membres.

Et les deux hommes, fiévreux, tremblants, se mirent à ramer au hasard dans la direction d'où venait le son de cloche que l'on continuait d'entendre vaguement. Il s'arrêta bientôt, puis, ce fut, de nouveau, le silence, énorme, lourd, assommant. Les deux pêcheurs continuèrent de ramer machinalement, sans but. L'exercice physique qu'ils déployaient les réchauffait, leur faisait du bien; et ils ramaient pour permettre au sang que le brouillard figeait dans leurs veines de circuler...

— Ah!... encore! Tu entends, Jos? fit le patron.

Le même son de cloche se faisait entendre, mais plus clair, plus distinct, comme plus rapproché. Cela venait de l'est, évidemment, il n'y avait plus à douter. Mais c'était encore comme un *angelus* voilé. Dans ce silence, ce son de bronze clair était comme une chose insolite, une espèce de sacrilège. On lui pardonnait

parce qu'il était un son de cloche auquel on prête l'oreille toujours avec complaisance.

A cet appel répété d'une cloche inconnue, il y avait maintenant sur les visages ravagés des deux malheureux pêcheurs une expression de joie qui n'était pas seulement due à la tiédeur qui se répandait dans leurs veines sous l'effort physique. Non, ce qui éclairait ainsi, d'un air de fête, ces mines harassées, c'était surtout ce bruit de cloche, entendu là, dans ce silence des eaux et de la brume. Comme il y a dans les mots les plus simples une vertu de contentement ou de tristesse, l'on éprouve dans des sons ouïs à certaines minutes, en certains lieux, des sentiments analogues qui nous font représenter toutes sortes de choses aimées. En cette veillée de Noël, — ou l'avant-veille, on ne savait, — cette cloche évoquait une modeste chapelle où se déroulait parmi les vieux chants, le mystère de la Nativité. Mais on ignorait s'il était nuit ou jour, toujours plongé dans ce lac de lait.

Et Jean Blais et Jos Thibault ramaient toujours, à tour de bras maintenant, les forces étant revenues avec le sang plus chaud, avec l'espoir d'une réalité.

Et voilà que tout à coup un saut de brise froide les frappe au visage. Ils ont l'impression de sortir d'un souterrain humide dans l'air du dehors; ou bien, ils se sentent comme réveillés d'un long sommeil. Le blanc qui les enveloppe depuis si longtemps se dilue, devient gris. Ils aperçoivent des ombres, en avant d'eux. Puis, là, ô miracle, des lumières pâles, voilées, qui semblent lointaines! Et la cloche, la bienheureuse cloche, une troisième fois se fait entendre, mais, cette fois, claire, réelle.

— Troisième coup de la messe! fit sententieusement Jos Thibault.

Et c'était vrai. La chaloupe des malheureux pêcheurs de Percé, à la dérive pendant trois jours dans la Baie des Chaleurs, perdue dans le brouillard, abordait le rivage de la pointe extrême du Nouveau-Brunswick, juste au moment où la cloche de l'église du village de Miscou, appelait pour la troisième fois, dans la nuit noire, les fidèles à la messe de minuit.

LA COURVÉE [1]

(1) Nouvelle primée au concours littéraire de la Société des Ecrivains des Provinces de France (1924) et parue dans la revue de Lyon « Les Primaires ».

Ils fauchent depuis le petit jour et déjà ils entendent dans l'espace ensoleillé perler les notes lointaines de *l'Angelus* du midi. Ils fauchent depuis l'heure où les étoiles, plus basses et pâlies, clignotent sur la courbe frangée des collines. Les reins courbés, comme des lutteurs, d'un balancement régulier, pas à pas, ils attaquent les foins et le mil cendré. Les herbes, blessées à mort par les coups de la faulx, se courbent lentement puis se couchent en larges andains autour des deux hommes, pendant que le soleil, à mesure, fane leurs fibres...

Un dernier éclair des faulx et les faucheurs s'arrêtent. Le soleil darde ses flèches sur toute la campagne, cuisant la terre, séchant l'herbe, accablant bêtes et gens. Il fait chaud à faire cuire les œufs sur une pierre.

Jacques Duval et son fils André vont s'asseoir dans

l'ombre bariolée d'une clôture de pieux de cèdre et se mettent à mordre à belles dents dans la grosse galette brune du repas de midi. Et, pendant qu'ils mangent, mastiquant bien chaque bouchée qu'ils humectent de larges lampées de lait frais, ils regardent devant eux le travail accompli. Tout près, dans le chaume, un bœuf roux attelé à la « grand'charrette » flanquée de ses hautes haridelles, sommeille, semble-t-il, les yeux ouverts. Par instants, il secoue d'un long frémissement son échine harcelée par les taons.

Pendant le temps des foins, le repas est vite avalé. On craint la pluie et l'appétit est robuste. Faucher, une relevée durant, fait descendre l'estomac au niveau des talons. Aussi le remet-on prestement à sa place. Ensuite vient la demi-heure du repos mérité et réparateur. C'est le moment des confidences ou d'une courte sieste. Jacques Duval et André allument leur pipe.

André est rêveur. Il regarde son père qui, son grand chapeau de paille de blé rejeté en arrière, hume avec componction des bouffées de sa pipette de plâtre toute culottée. Après quelques instants le jeune homme dit aigrement :

— On aura du beau temps demain, je pense, pour la courvée, mais pas beaucoup de bras...

— Allons, André, t'en viens donc toujours à ta rengaine. Il manquera les bras de Paul, c'est tout...

— Oui, mais c'en était deux fameux, au fauchage. Vous vous rappelez, hein, d'la dernière courvée, quelques mois avant qu'il parte pour la guerre, là-bas, aux vieux pays... Il vous a abattu sa « planche » dans l'heure. Tous les gens du Rang, et vous et moi on était loin encore en arrière de lui, quand il a crié « Fini-ni-ni ». Vrai, j'étais furieux de m'avoir fait dépasser comme ça, mais j'lui ai donné la main comme les autres, quand même. Demain, i'm'semble qu'si ça s'répétait, l'embrass'rais, Paul. Pensez-vous pas qu'i nous s'rait d'un grand secours dans la Prairie du Ruisseau qu'i nous faut abattre toute la journée!...

— Mais, mon pauv'garçon, qu'est-qu'tu veux qu'on y fasse? Ton frère a voulu, pendant la guerre, servir son pays comme il l'entend et i s'est fait soldat. Toi...

— Moi, j'su resté in simple habitant, in pauv'cultivateur, in toucheux d'bœufs, et j'ai dans mon idée qu'j'ai été aussi utile à mon pays...

— Chacun son goût, mon garçon... N'importe, ça empêche pas qu'j'su quand même passablement inquiet d'Paul. Depuis qu'on a reçu ce télégramme qu'annonçait qu'i avait été blessé, on a pas d'aut'nouvelle, vré, ça m'inquiète...

Les deux hommes se levèrent.

La prairie est fatiguée, semble-t-il, du fardeau du foin qu'elle porte encore debout. Au travail, alors, sans plus jacasser. Il restera encore assez à faire aux gens de la courvée, demain...

André, sombre encore, enfonce déjà sa faulx dans l'épaisse nappe des mils et des trèfles. Le père, après avoir bourré, d'un pouce expert, une seconde pipe qu'il allume tranquillement, tire sa pierre à faulx d'une petite gaine de cuir noir pendue à sa ceinture et, la passant et repassant sur la lame, fait, au loin, crier l'acier.

Et jusqu'à la brunante, les deux faulx brisèrent l'herbe du pré au vol régulier de leurs ailes claires.

On se souviendra longtemps de la courvée dans la Prairie du Ruisseau « à » Jacques Duval.

Ce matin-là, on pouvait espérer que la journée serait belle. Dès trois heures, l'orient s'était teinté de rose et les oiseaux piquaient droit dans l'espace en criant d'allégresse. Il y eut une aube divine. Le matin descendit dans les champs par un chemin de verdure et c'est avec son plus large sourire que le soleil vint regarder par-dessus les Laurentides pour voir si tous les gens de la courvée étaient prêts.

Le soleil a vu, dans un coin de la ferme, Duval, le père, et André qui préparaient déjà la besogne de la journée. Le vieux est méticuleux et lent. Il range avec symétrie et d'infinies précautions les outils dans la grande charrette. André a des fourmis dans les jambes à cette heure matinale. Il va et vient, pressé, de la porte de l'écurie à celle de la grange, toute grande ouverte. Dans l'étable on entend un piétinement mou et des raclements de chaînes. Un coq bat des ailes bruyamment et chante dans la « tasserie ». Un autre lui répond de la grange voisine, là-bas, enfouie sous des arbres et sur laquelle pèse encore de l'ombre. Un veau meugle dans le lointain.

A peine eut-on entendu dans le brumeux matin des

champs la cloche du village égrener la pluie sonore des notes de cristal de son matinal *angelus*, que l'on vit arriver les hommes de la courvée.

Un joyeux vacarme éveilla aussitôt la ferme.

On a toute la Prairie du Ruisseau à faucher et la besogne sera rude sous l'ardent soleil qui s'annonce. Mais les tâcherons ont de bons bras et de bonnes faulx. Ils savent à propos se servir de la pierre à aiguiser. Aucun d'entre eux ne donne son coup sur les roches.

C'est André Duval qui sera, cette année, le chef de l'équipe à la place de son frère Paul. Ah! celui-là tous les hommes pensent à lui en ce moment.

En ce moment, tous les hommes de la courvée pensent à Paul Duval, car c'était un rude faucheur. Comme il savait la plonger avec adresse sa faulx bien recourbée dans le trèfle alcique, épais et mêlé. Comme il savait éviter les cailloux et les mottes de terre dure où le tranchant s'émousse et se brise. Personne, on le sait, ne pouvait le suivre et lui jeter des andains dans les talons.

Maintenant le soleil vient de dépasser le point du

midi et il envoie à la terre des rayons de feu. La chaleur est étouffante. Il reste encore une bonne moitié de la Prairie du Ruisseau à abattre. La mer montante des herbes brunes s'étend loin encore devant les faucheurs. Dès qu'un léger souffle, qui vient des Laurentides, les agite, on dirait qu'une nappe de toile de lin flotte sur le pré. C'est beau, mais les tâcherons n'ont pas le temps de regarder. Vont-ils faillir à la tâche?...

— Hop! Hop! les gars, crie, à tout instant, Jacques Duval qui n'est pas le dernier dans la file.

Et les faucheurs, le front ruisselant sous leurs grands chapeaux de paille du pays, les manches de leur chemise relevées, laissant à nu, jusqu'aux coudes, leurs bras bronzés, se ruent avec une sorte de furie sur le pré roux, de l'herbe jusqu'à la ceinture. Courbés et solides sur leurs jambes ouvertes, ils accélèrent comme avec rage le mouvement rythmé du torse, de droite à gauche et, à chaque élan, la faulx vole au bout des bras tendus. L'arme champêtre siffle dans l'air sous les ahans furieux et plonge aussitôt dans la masse opiniâtre des foins qui deviennent durs comme

du chiendent. Les herbes s'affaissent sur toute la largeur de la prairie et, derrière les faucheurs, les andains s'étendent en longues couches moelleuses.

Ce pendant le soleil a dû raccourcir de milliers de lieues le trajet qui sépare son orient de son couchant. On dirait maintenant qu'il a fait un détour pour aller se cacher plus vite derrière le rideau de la forêt laurentienne. André Duval lève la tête et mesure, un instant, du regard, l'étendue du foin qui reste encore à faucher. Le fils de Jacques Duval semble faiblir à la besogne.

Les hommes qu'il dirige, eux aussi, n'ont plus l'ardeur du matin. Quand ils s'arrêtent pour aiguiser leur faulx, ils s'appuient plus lourdement sur le manche crochu de l'outil. La pierre grise se promène avec plus de lenteur sur la lame, et la trempe souple de l'acier sonne moins haut dans l'air.

Il manque une âme à la courvée.

Voilà que tout à coup, à l'extrémité fauchée de

la prairie, un homme accourt venant du côté des bâtiments. D'un geste souple, il enjambe la clôture, saute dans le pré et, d'un bond, parvient à la faulx d'un faucheur qui, rendu à bout, s'était arrêté et l'avait laissée gisant par terre. Retournant au bout du pré, l'homme s'attaque avec furie à une bande laissée au long de la clôture pour la fin de la tâche. Il est vêtu de khaki et des boutons d'or sur sa poitrine luisent comme des étoiles aux rayons du soleil déclinant. Durant les premières minutes la faulx ne fait qu'un éclair. Il la plonge et la replonge par saccades dans cette portion de la chevelure d'or du pré. Autour de lui, le foin s'affaisse et les andains se forment si rapidement qu'ils se courbent sur le sol les uns presque par-dessus les autres. Penché au niveau de la tête des plus hauts épis de mil, les jarrets nerveux brusqués en angle prononcé, le nouveau tâcheron avance presque au pas de course dans le sentier odorant que trace sa faulx dans le foin. L'instrument, entre ses poings, tourne en rond avec vitesse comme ferait la langue d'un bœuf affamé. Au bout d'une heure, il a atteint les derniers faucheurs de la file parmi lesquels est

Jacques Duval. En quelques minutes, l'enragé faucheur les dépasse. Enfin, sa faulx vole bientôt à côté des premiers de l'équipe.

Les hommes, étonnés, une seconde se sont arrêtés et un cri de stupeur s'est échappé de leur poitrine :

— Mais c'est Paul!...

— « Paul », a murmuré, ému, le père Jacques Duval dont la faulx usagée a tremblé au bout des vieux bras.

— « Paul! » a dit sourdement André dont une joie soudaine illumine le front moite.

Mais cette joie a fait aussitôt place à la colère sur le visage du chef de la file. Ce n'est pas seulement le frère qui lui bat les talons : c'est le rival. C'est bien plus : le rival.

Il y avait maintenant une âme à la courvée.

Une sorte de furie emporte André et ses hommes. Les torses ruissellent, les éclairs des faulx se confondent et l'herbe et le mil et le trèfle se courbent comme sous un grand vent. L'on fauche au pas redoublé. La pièce qui reste encore à abattre s'amincit, se rétrécit, comme en un rêve, sous les coups d'une baguette enchantée qui serait la faulx du

nouveau venu. L'on n'entend plus dans le silence de la prairie que les ahans énergiques des faucheurs qui ne prennent plus même le temps de repasser la pierre sur les faulx et que les plaintes sourdes des plantes que l'on arrache presque à la seule force des bras... André, qui était à la tête de la file, lança bientôt un juron. Son rival venait de lui jeter un andain dans les talons et il vit aussitôt à sa gauche le rayonnement de la faulx du soldat. Il plongea avec rage la sienne dans l'herbe et frappa un caillou.

— Hop!... Hop!... lui cria, en passant près de lui, celui que l'on appelait Paul, pendant qu'il abattait coup sur coup cinq ou six andains de trèfle alcique... Il est maintenant en avant. Jacques Duval a levé la tête et il a ri dans l'ombre de son grand chapeau. Il continue de murmurer : « Mais c'est Paul, tout de même ». Les autres paraissent humiliés. André rage.

Des femmes et des enfants du Rang sont accourus des maisons vers la Prairie du Ruisseau « à » Jacques Duval et, perchés sur les clôtures, suivent les dernières péripéties de la courvée. Les femmes, impitoyables, rient

des efforts désespérés d'André Duval et se pâment d'admiration pour le nouveau venu...

Une troupe de fauvettes passe au-dessus de la prairie en piaillant et en tourbillonnant. Des vaches dont c'est l'heure de la traite, meuglent dans des pacages voisins, et des chiens aboient dans toutes les directions comme surpris et fâchés de l'aspect inaccoutumé du Rang. Des corneilles volent pesamment au ras des taillis du trécarré. Les andains que l'on coupe s'animent également... Une pie perchée sur une souche de pin semble raconter d'intéressantes histoires à des mulots qui sortent, curieux, d'en dessous des tas de foin sec, tandis que deux pinsons en joie tirelirent sur un piquet de clôture.

Il s'est produit dans ce morceau de campagne un grand mouvement de vie. A présent, il ne reste plus debout qu'une mince lisière de foin avant que les tâcherons ne s'arrêtent au ruisseau qui marque la limite du travail de la courvée.

Le soleil est maintenant juché au sommet d'un pic voisin. L'on dirait qu'il va s'arrêter pour voir les faucheurs donner leur dernier coup de faulx. Mais, sans

doute, était-il fatigué de sa longue course, car, il disparut derrière le mont.

A peine se fut-il enfui, que le travail était fini.

L'homme en khaki était vainqueur.

Aussitôt, la nuit tomba sur la prairie comme la pluie de cendre d'un feu de forêt.

Alors, dans toute l'étendue du champ, les grillons se mirent à jouer des cymbales et les sauterelles à sauter de joie. L'air s'embauma de toute l'odeur du foin coupé dans la journée et, tout à coup, l'on vit la lune grimper sur un nuage gris qui traînait paresseusement au ras de l'horizon. Aussi curieuse que le soleil, le matin, la lune se mit à regarder aussi loin qu'elle pouvait dans la campagne.

Elle apercevait, à l'extrémité de la Prairie du Ruisseau « à » Jacques Duval, pressés autour du soldat, pour le féliciter et l'acclamer, tous les faucheurs et les femmes du Rang. Contente, elle éclaira le groupe tant qu'elle put de toute la splendeur de sa lumière laiteuse qui blanchissait le pré...

Le soldat, le vainqueur de la courvée, était bien le fils de Jacques Duval. Il racontait qu'il avait été

blessé, là-bas où l'on se battait depuis trois ans, et qu'on l'avait transporté dans un grand hôpital où il avait passé plusieurs semaines. Puis, le médecin major, un matin, lui avait annoncé qu'il partirait, le jour même, pour le Canada. Il n'avait pas voulu prévenir les vieux afin de leur causer une surprise. Bref, il était arrivé, la veille, à Québec où on lui avait donné son congé... Enfin, il arrivait à la maison, juste à temps pour la « courvée » annuelle des foins...

Dans le champ voisin, les enfants du Rang, pour fêter la fin de cette courvée, avaient fait une meule de foin bleu et de branchages qu'ils avaient allumée et qui soudainement s'était mise à flamber. Les faucheurs, groupés, s'étaient retournés et regardaient au loin danser les ombres des petits, autour du brasier de joie. Un coup de brise fraîche venue des Laurentides passa tout à coup au-dessus du chaume et arracha un tourbillon d'étincelles à la meule, ruche énorme d'où semblaient s'enfuir, par milliers, des abeilles...

LE VIEUX CHEVAL [1]

(1) Cette nouvelle où apparaît le véritable langage populaire des campagnes canadiennes-françaises a été primée (Prix du Ministère de l'Instruction Publique) dans un concours littéraire de la Société des Ecrivains des provinces de France et elle a paru dans **La Renaissance Provinciale** de Bordeaux.

— Fait beau, hein, père Dufour?

Une énorme bouffée de tabac qui faillit m'asphyxier s'échappait de la bouche du bonhomme, qui tourna la tête pour répondre, sans presque me regarder :

— Oui, mé on est pas loin sans qu'i mouille; l'air est nordet; r'gardez l'coq du clocher, là-bas...

Dans le flou de l'horizon, on voyait pointer, comme au milieu de la route qui filait tout droit devant nous, la flèche effilée du clocher d'Albanel; et le coq, effectivement, tournait le panache de sa large queue de bronze doré à l'opposé du *nordet*.

C'était un beau matin de fin juin. Encore que le soleil fut déjà assez haut, la fraîcheur nocturne était

sensible et toute la campagne semblait un lac frais aux ondes bienfaisantes. Mais on sentait qu'il allait faire chaud durant le jour. La pureté d'un grand ciel pâle s'épandait par toute l'étendue des champs jusqu'aux lointains un peu brumeux, que masquaient des coteaux finement dentelés. Tout était vert partout; vert foncé ou vert pâle selon la nature des semences qui sortaient de la terre.

Le père François Dufour était appuyé au chambranle de la porte basse de l'étable et fumait, à petits coups secs des lèvres, un âcre tabac vert, dont il venait de bourrer son brûle-gueule de plâtre et qui répandait, dans un rayon de dix pieds alentour, une odeur de feuilles de blé d'inde roussies. Il regardait, droit devant lui, sans voir, sur la route. Il ne m'entendit pas approcher sur le sol durci, feutré de fumier. Il ne s'étonna pas ni ne tressauta de surprise quand, parvenu dans la zône de ses bouffées, je l'interpellai sur le temps qu'il faisait. Nos paysans bas-canadiens, qui en ont vu de toutes les couleurs et de toutes les formes, ne s'émeuvent pas facilement. Ils savent, en toute occasion, garder leur sang-froid et ils sont les

dignes descendants de ces Gaulois qui ne craignaient qu'une chose : que le ciel ne leur tombât sur la tête. La grêle et les gelées d'août, qui gâtent leurs récoltes, peuvent seules les émouvoir, à moins que ce ne soient les pluies prolongées pendant la fenaison.

A quelques pieds devant nous, au bord de la route, la terre brune d'un champ de labour frais disparaissait presque sous le tapis vert pâle d'une herbe qui était de l'avoine en puissance, déjà longue d'un bon quart de pouce. Une clôture de perches de cèdre mettait brusquement fin, de notre côté, au domaine des avoines; et, à partir de là, jusqu'à nous, c'était la cour de l'étable où le fumier faisait, sur l'herbe qui s'obstinait à pointer quand même, des taches jaunes et brunes. Près de la clôture, une charrue gisait sur le flanc et les rayons du soleil, qui surgissait en arrière des bâtiments, faisaient reluire de mille feux, son soc usé par le frottement de la terre. Un jeune veau blanc marqué de taches rousses s'amusait, pour l'instant, à *faire ses dents* sur l'un des marcherons de la charrue. Au milieu de la cour, une grosse poule jaune s'avançait vers nous avec méfiance, les yeux curieux et inquiets,

voulant atteindre, sans accident, un tas de fumier sec tacheté de grains d'avoine; avançant pas à pas, avec d'infinies précautions, elle posait avec prudence sur le sol, tantôt une patte, tantôt l'autre. De temps en temps, elle frappait la terre d'un coup de bec brutal pour saisir un grain invisible...

Le veau se mit à ronger avec tant de rage le bois de la charrue que le père François, pris d'inquiétude, se baissa, ramassa à ses pieds une motte de terre dure et la lança vers l'animal. En trois ou quatre bonds fous, celui-ci, la queue horizontale au dos, dévala et disparut derrière l'étable tandis que la poule jaune fuyait, butant à chaque pas, striant l'air de cris de gonds de porte mal graissée, ce qui fit grogner d'inquiétude une *nitée* de gorets qui s'empiffraient, d'un autre côté de la cour, dans l'auge maternelle.

Le père Dufour secoua sa pipe sur le rebord de la porte qu'il n'avait pas quittée, la remit encore chaude dans une poche de sa veste de grosse laine brune, puis m'invita à visiter son domaine. C'était l'étable, la grange, la porcherie, la bergerie et les cours qu'il entretenait avec un soin particulier. Il y

passait tout son temps depuis plus d'un an. L'été, il rôdait sans cesse d'une bâtisse à une autre, soignant les poules, les porcs et les veaux. L'hiver, pendant de longues journées, il s'enfermait dans la tiédeur de l'étable. Il y retournait, parfois, le soir, parler à ses bêtes comme à des êtres humains, leur confiant les peines et les regrets que lui causait l'usure de son vieux corps qui s'affaiblissait avec l'âge. Les bonnes bêtes de l'étable semblaient comprendre le maître et l'une d'elles, parfois, tournait lentement la tête vers lui et répondait par un beuglement attendri. Et, dans cette atmosphère d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières et où l'on ne percevait que le son mat et rythmé des mâchoires et le bruit des chaînes aux anneaux luisants sur le rebord des mangeoires, le père Dufour était heureux et son âme de vieux terrien goûtait des moments d'ivresse.

Nous traversâmes la *batterie* de la grange. Les *tasseries* étaient vides, pour le moment, du grain et du foin que devaient remplacer, jusqu'au prochain engrangement, des instruments aratoires et des voitures d'hiver posées sens dessus dessous, les timons

en l'air. Puis, après avoir passé à travers la bergerie déserte d'où s'échappait une odeur âcre de fumier moisi, nous nous trouvâmes derrière les bâtiments.

Dans un enclos grand comme un drap de lit séparant les bâtisses d'une prairie qui s'étendait jusqu'au milieu de la terre dont le *trécarré* de taillis vert marquait, au loin, le bout, j'aperçus comme un fantôme de cheval. L'apparition se tenait debout dans un coin de l'enclos. On eut dit une brassée de fagots placée sur quatre piquets fichés en terre :

— Il vit?... demandai-je au père Dufour, par manière de plaisanterie.

— Oui, mé j'cré ben qu'i en a pas pour longtemps à vivre, l'pauv' vieux Blond, répondit sérieusement le bonhomme.

Et, comme je lui fis remarquer qu'il ferait acte d'humanité en mettant fin aux jours de cette pauvre bête, le père Dufour s'arrêta soudain et me regardant fixement dans les yeux :

— Tuer l'Blond; ah! mon ami, vous savez pas c'que vous dites-là... Tuer l'Blond!...

Et le vieux s'approcha du squelette équestre. Il

arracha, au passage, une touffe de mil mêlé de trèfle alcique qu'il lui tendit, après quoi il lui caressa amoureusement les quelques longs et rudes poils qui restaient encore de la crinière; puis il murmura, ému :

— Ais pas peur, va, mon pauv'vieux Blond; tu mourras d'ta belle mort... Tu souffres pas, hein, icitte... Tu sais comme j'ai ben soin d'toé... — Et se tournant vers moi. — C'é pour l'Blond qu'j'ai fait c'p'tit clos; c'é ben à lui; il est ben, icitte, à l'ombre d'la grange. Y a du soleil seulement in peu l'matin. L'hiver passé, c'é lui qu'avait la meilleure place dans l'écurie; i avait la *barrure* du fond. J'lui donnais tous les jours sa portion d'avoine. Il est pas capable d'en manger, asteur, à cause qu'i a presque pu d'dents...

Et le père Dufour donna quelques petites tapes amicales sur la croupe étique de la bête :

— Pauv'Blond, va... dire qu'jai voulu, in jour, l'tuer, comme on m'l'conseille encore aujourd'hui... Ça, c'é-t-anne histoire, ajouta-t-il, en se tournant vers moi; j'm'en vas vous la conter, si vous voulez...

Nous allâmes nous asseoir sur une traverse de clôture de la cabane de « Blond ». Le père Dufour

reprit sa pipe, la rebourra de son odorant tabac vert, l'alluma et, après avoir, en quelques petits coups rapides des lèvres, tiré une abondante fumée bleue, commença :

— C'était l'année dernière, au commencement d'l'été. I y avait longtemps qu'les enfants m'tannaient avec l'Blond qu'était comme vous l'voyez; ils prétendaient qu'i était bon à rien, qu'i prenait d'la place dans l'étable et qu'i était embarrassant. La femme s'en mêlait aussi : « C'est pas chrétien », qu'elle m'disait, « d'laisser vivre plus longtemps c'te pauv'bête qui serait bin mieux morte, j't'assure ». J'résistais tant que j'pouvais; l'idée d'tuer Blond m'chavirait l'esprit et j'en étais malade rien qu'à y penser. Toujours est-i qu'un bon matin, à force d'm'faire bâdrer par la créature et l's'enfants, j'm'suis décidé à la chose.

I faisait un temps quasiment pareil comme aujourd'hui, même q'l'air était nordet puisqu'j'm'rappelle avoir r'gardé l'coq avant d'partir... Comme un homme qu'allait commettre un crime, j'voulais pas qu'personne ait connaissance d'la chose et j'avais décidé d'm'en aller jusqu'au trécarré avec Blond.

D'fait, nous v'là tous les deux partis d'l'étable, moé en avant avec mon fusil su l'épaule; lui, i m'suivait comme un enfant; j'marchais pas vite à cause qu'la pauv'bête butait quasiment à chaque motte de terre qu'on rencontrait...

Comme on marchait, j'm'amusais à r'garder partout alentour. I faisait un vré beau temps; l'grain dans les champs était d'jà long comme l'doigt et quand on a traversé ma prairie du Ruisseau, l'herbe était si drue qu'on semblait pas, en marchant, toucher la terre. J'm'rappelle que, comme je m'retournais, pour voir si l'Blond suivait, j'ai vu la pauv'bête essayer d'happer une gueulée de c'te bonne herbe... D'fait qu'l'année dernière, on a eu une récolte sans pareille de foin...

On marcha encore pendant qu'que'temps, l'long des champs, et on est arrivé au trécarré. Là, c'est du bois vert. I a, entre c'bois et mon dernier champ, un'p'tite clairière ous'que j'mets, l'été, les veaux en pâturage. J'mis Blond au bord du bois et j'men sui'tallé à l'aut'bout d'la clairière. Blond s'tenait dret su ses pattes, comme vous l'voyez là. J'pris mon fusil que j'mis pas mal de temps à charger et à ajuster,

comme vous pouvez bin l'penser. Mais i fallait bin en finir... J'tremblais comme une feuille; j'épaule et j'vise... J'étais à vingt-cinq pas quasiment de Blond. Par quel adon, j'm'l'demande, mais v'la-ti pas qu'mon ch'val, juste à c'moment-là, tourne la tête d'mon côté et qu'i m'regarde juste comme j'allais tirer. J'vois ces deux bons grands yeux vitreux qui m'r'gardaient. On aurait dit qu'la pauv'bête pleurait... Ah! quand j'y pense! J'ai vu, dans ces yeux-là, toute l'histoire d'ma terre; et j'm'mis à pleurer quasiment, moé itou...

L'Blond avait alors vingt-cinq ans et il y avait eu juste vingt-cinq ans, l'année passée, qu'j'ai acheté ma terre qu'était en bois d'bout et su laquelle j'voulais établir mes garçons; et c'est pour ça qu'j'avais vendu ma terre du village, qu'était faite d'in bout à l'autre. J'ai élevé Blond; c'était, dans ce temps-là, un beau poulain et c'est avec lui qu'j'ai ouvert c'te terre. J'étais déjà pas une jeunesse et j'vous assure qu'on en a arraché. C'était une terre dure; du bois partout, des savanes, des fardoches, des aulnes d'in bout à l'autre. I a fallu tout arracher ça, tout égoutter ça, labourer ça, semer ça... R'gardez la maison là-bas, c'est fait

du trécarré à la route. C'qui en a du travail là d'dans! Et c'est avec Blond qu'j'ai fait tout ça. L'été, on faisait d'la terre, on labourait, on hersait. Puis, on faisait les foins et les récoltes; ensuite, v'naient les labours d'l'automne et on faisait encore d'la terre jusqu'aux premières neiges. L'hiver, on charriait du bois ou ben on mettait Blond sur le haspor du moulin à battre et marche, marche, marche toute la sainte journée, pour battre l'grain d'la récolte. Pendant c'temps-là, la jeunesse avait grandi. Des soirs, après une grosse journée de battage ou de charriage de bois, i fallait atteler Blond encore et descendre à l'église. C'est avé Blond qu'les garçons ont fait leur jeunesse. I en a deux qui sont mariés, asteur, et c'est avé lui encore qu'on a la terre c'qu'elle est; all'a travaillé, la pauv'bête, pendant vingt-cinq ans, jour et nuit, on peut l'dire. Tous ces champs qu'vous voyez jusqu'à la maison, c'est Blond qu'a fait ça; la maison, la grange, l'étable, c'est lui qu'en a charrié l'bois; c'est lui qu'a marié mes deux garçons qu'ont des enfants; c'grand champ d'blé qu'vous voyez s'étendre jusqu'à la route, c'est Blond qui l'a essouché pendant quasiment trois ans de suite.

J'l'attelais su'l'grappin aux souches à cinq heures du matin et j'l'dét'lais à huit heures du soir quand on voyait pus rien... et tire don, mon Blond, tire don, toute la journée! Faut dire aussi que j'lui ai jamais donné un coup de fouet mal à propos. Des fois, j'ai vu qu'i y avait pus d'avoine dans la grange pour lui donner, le soir, après sa journée; eh ben! j'en avais tellement pitié qu'j'allais lui porter des tranches d'mon pain que j'gardais pour lui au souper. Avec un bon botillon d'foin; ça lui f'sait passer la nuit et i était prêt à r'commencer l'lendemain matin... Ah! quand même, c'qu'ça été dur, allez!...

Eh ben! c'est tout ça qu'j'ai vu dans les deux grands yeux d'mon Blond, quand i s'est r'tourné envers moi pendant que j'visais pour l'tuer.

Qu'est-ce qu'vous auriez fait à ma place?

Mon fusil est tombé d'mes bras; j'avais les yeux mouillés... J'ai été prendre Blond par la crinière et j'ai descendu avec lui jusqu'à la maison. La femme, les enfants, les voisins ont ri d'moé, mai j'en ai pas fait d'cas. Eux aute's savaient pas c'qui s'était passé, en haut, au trécarré. J'leur ai jamais conté ça. Moé,

j'savais c'qui s'était passé et c'est pour ça qu'j'ai juré qu'Blond mourrait d'sa belle mort...

Et le père Dufour s'approcha de nouveau de ce fantôme de cheval qu'était devenu Blond. Il lui caressa, pendant quelques minutes, sa longue tête exsangue et murmura :

— Entends-tu? on voudrait encore que j'te tue, pauv'vieille bête!

UNE CHASSE-GALERIE MODERNE [1]

(1) Conte primé (1er Prix) au quatrième concours littéraire de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal.

La fête de Noël menaçait d'être triste au Camp-au-Bouleau, sis au bord du lac de la Belle-Rivière, dans les limites saguenayennes de la compagnie Price Bros. Là, depuis deux ans, vu l'importance centrale de l'endroit, l'on avait établi une base d'hydravions aux fins de protection des immenses *limites* de la compagnie, dans le Haut-Saguenay.

L'on avait déjà annoncé, au début de l'hiver, que la messe de minuit allait être célébrée au Camp-au-Bouleau et, depuis une semaine, l'on se préparait à ce grand événement qui devait amener des hommes de tous les camps environnants. Dans la journée, en effet, il en était arrivé même de la Rivière-aux-

Ecorces. Mais voilà qu'au milieu de l'après-midi qui précédait de Noël, on avait appris que le missionnaire, tombé subitement malade dans un camp de la Métabetchouan, se trouvait dans l'impossibilité de se rendre au Camp-au-Bouleau pour la messe de la Nativité.

Aussitôt, un nuage de tristesse avait plané sur le *campe*... Ce soir-là, après le souper, ils étaient là, une quarantaine qui, assis autour du poêle, fumaient silencieusement leur pipe, les plus *jasants* exprimant en leur rude langage la désillusion que tous ressentaient. Oui, en effet, la Noël allait être bien triste. Pas de messe de minuit, partant, pas de réveillon! Un soir comme les autres soirs, quoi! La rentrée de bonne heure au *bunck room*, le sommeil tardif, coupé de ronflements sonores et peuplé de rêves, cette nuit, probablement plus joyeux, parce que la réalité était plus triste.

L'on s'était pourtant bien préparé.

La veille, deux claireurs du *campe* qui, depuis le matin, étaient occupés à fouiller une futaie, avaient tué un jeune orignal qui vagabondait joyeusement à

la lisière d'un hallier de sapins, et l'avaient traîné au camp où ils avaient été reçus par les cris de joie de tous les hommes. Ce beau coup de fusil avait été, en effet, d'autant plus apprécié que, cet hiver-là, l'orignal était rare dans cette partie du Haut-Saguenay et que cet animal, aux formes élégantes et à la robe d'un beau brun dont les flancs tiraient sur le gris, tombait dans le camp, la veille de Noël. Quel succulent réveillon alors! Ce coup de fusil était providentiel. Comme il allait faire oublier les salaisons du menu ordinaire et les frigousses au lièvre dont on était, à la fin, fatigué.

Et l'on avait aussitôt donné au *cook*, le père Phydime, l'ordre de débiter l'animal. Le *cook*, ne s'était pas fait prier longtemps, du reste, et, le matin même, l'opération s'était prestement faite.

Puis, dans la journée, des hommes restés au camp pendant que les autres bûchaient, étaient allés chercher des brassées de branches de sapin, tant qu'ils pouvaient en apporter. Le soir, quand les bûcheurs arrivèrent, ils avaient eu de la misère à reconnaître leur *campe*. Les quatre pans et les plafonds étaient littéralement tapissés de rameaux de sapin qui sentaient bon, remplissant la

gorge d'une saveur violente. L'on se serait cru sous le couvert d'un fourré de résineux. Au fond de la pièce, l'on avait dressé un autel fait d'une table surélevée et surmontée d'un banc accoté au mur, le tout couvert comme d'une épaisse tapisserie de branchettes de résineux pressées, tassées comme une toile de lin tendue sur le cylindre d'un métier à tisser. Du milieu du banc, formant étagère pour les cierges, s'élevait jusqu'au plafond une grande croix brune composée de longues ramilles de bouleau, fines comme des pailles de blé et artistement tressées, pur chef-d'œuvre de vannerie fabriqué par l'habile père Phydime. Enfin, formant demi-cercle au-dessus de l'autel, étaient pendues, en guise de lampions, des boîtes de conserves vides dans lesquelles l'on avait fiché des bouts de cierge, que l'on devait allumer seulement à l'heure de la messe de minuit...

Et tout cela était maintenant peine perdue. Vrai! les hommes du Camp-au-Bouleau ont raison d'être tristes et de ne plus finir de bourrer et de rebourrer mélancoliquement leurs pipes!...

⁂

Il y avait là, parmi ces quarante hommes, le père Toine Gauthier et le père Joe Morin, deux vieux bûcheurs qui n'avaient presque jamais de leur vie quitté les forêts du Saguenay. Ils avaient bûché dans tous les camps, depuis le haut de l'Asshuapmouchouan jusqu'aux dernières limites des Bergeronnes. Comme ce silence lourd des hommes leur pesait au cœur, ils s'étaient mis à raconter leurs souvenirs de jeunesse dans les chantiers, autrefois, alors que toute la région était couverte par la forêt et qu'il n'y avait pas seulement trace d'une paroisse; excepté peut-être à Chicoutimi et à Roberval, racontaient-ils, on ne voyait, ici et là, que quelques cambuses de colons.

— En ce temps-là, contait le père Toine Gauthier, dans les chanquiers, nous aut's, les jeunes, on creyait dur comme fer à la chasse-galerie, vous savez, c'te magnière d'voyager dans l'air avec des canots d'écorce que le « guabe » menait à la pince, soi-disant entre nous

aut's. Vous savez, c'était des blagues, tout ça. Quant à moé, y a ben trente ans que j'cré pu à ces affaires-là... »

— Eh ben! moé, Toine, j'y cré encore, avait tout à coup lancé le père Joe Morin, au grand amusement des hommes qui commençaient à se dérider. Y a d'la chasse-galerie core, au jour d'aujourd'hui, continuait Joe Morin; en tout cas c'qu'on peut voir, c'est pire que d'la chasse-galerie du temps passé qu'on veut pu croire à cause qu'on s'pense trop fin.

Et le père Joe Morin lança un regard de défi du côté de Toine Gauthier.

Les hommes, prévoyant quelques bonnes histoires, approuvaient de la voix le père Joe Morin.

— On peut toujours pas nier c'qu'on a vu, quoi! continua ce dernier. Et moé, j'vous dis qu'j'en ai vu, allez, des affaires de chasse-galerie... Tenez, un jour, non, un soir d'la Sainte-Catherine, dans un *campe* ous qu'nous étions, l'long d'la rivière Schipshaw qui s'trouve, asteur, dans l'comté d'Chicoutimi, on s'est-ti pas mis en frais d'aller cri nos blondes à Chicoutimi, en canot, dans les airs!... On a dansé anne grand'partie d'la nuite dans le *campe* et on est ensuite allé r'conduire

les demoiselles; ça, creyez-moé, ou creyez-moé pas, c'est la pure vérité.

Et le père Joe Morin, tout fier de l'intérêt qu'il avait suscité, alluma tranquillement sa pipe qui s'était éteinte.

Les révélations stupéfiantes du père Joé avait provoqué un grand silence dans tout le camp. Mais voilà que, tout à coup, l'on entendit une voix :

— J'vous crois, moi, père Joe; il y a des choses bien plus étonnantes aujourd'hui...

Tous les hommes se retournèrent vers Tommy Smith qui semblait parler très sérieusement.

Tommy Smith était un aviateur qui, ses randonnées aériennes terminées au camp Borden, dans l'Ontario, avait été engagé par la compagnie Price pour venir mettre ses machines en hivernement à la station du Lac-de-la-Belle-Rivière. Il était arrivé au Camp-au-Bouleau depuis quelques jours, et, sa besogne terminée, il avait décidé de passer l'hiver au Camp-au-Bouleau, en s'engageant en qualité de *time keeper*.

Comment Tommy Smith, un garçon intelligent, qui avait de l'instruction et qui avait vécu longtemps dans

les villes, pouvait-il approuver les lubies du Père Joe Morin?... C'est ce que les hommes se demandaient.

Joe Morin se sentait fier d'être appuyé par l'esprit le plus cultivé du *campe*. Aussi, est-ce encore avec plus d'énergie qu'il professa sa foi en la chasse-galerie, malgré les airs scandalisés de Toine Gauthier et les lazzis des autres.

Comme il était huit heures seulement et que personne n'avait sommeil, avec la permission du *foreman*, l'on décida de veiller tout comme si l'on avait à attendre la messe de minuit, et même de réveillonner ensuite... L'on proposa de jouer aux cartes, et aussitôt l'on organisa plusieurs tables de *quat'sept*, ceux qui ne savaient pas ce jeu se contentant de la *brisque à quatre*.

Pendant le remue-ménage que provoqua la mise en place des joueurs de cartes, trois hommes sortirent du camp sans que l'on s'en aperçût. C'étaient Tommy Smith et deux *claireurs*, Fredy Grosleau et Pit Lamarche, à qui l'aviateur avait fait signe de le suivre dehors.

Tommy Smith avait un plan qu'il communiqua aussitôt à ses deux compagnons :

— Il y aura, leur dit-il, une fois dehors, la messe de

minuit, ici, ce soir, au Camp-au-Bouleau. J'ai un plan, et vous allez m'aider à le réaliser... Vous voyez le lac; il est gelé et comme de l'asphalte. J'ai au hangar un aéroplane qui porte trois personnes. Nous pouvons facilement partir du lac, ici, et aller à Saint-Jérôme chercher un prêtre que nous amènerons au camp pour nous chanter la messe de minuit... Ça, mes vieux, c'est de la chasse-galerie!... Nous allons épater les copains et surtout donner raison au Père Joe contre Toine Gauthier.

Les deux *claireurs*, effrayés d'abord, finirent par approuver le plan de Tommy Smith. Il fut entendu que Grosleau accompagnerait l'aviateur, pendant que Lamarche resterait au hangar pour aider à l'arrivage des voyageurs.

— C'est l'affaire d'une heure au plus, avait assuré Tommy Smith. La machine est en ordre; l'air est calme et la lune éclaire comme en plein jour...

Quelques minutes après, les hommes, acharnés à leur partie de cartes, entendirent un bruit étrange au-dessus du lac. Ils ne s'en effrayèrent pas, croyant à un coup de vent subit.

⁂

La nuit était si claire qu'on y voyait, en effet, comme en plein jour. C'était une nuit pleine de lune et glaciale; une de ces nuits d'hiver sans neige qu'on dirait plus vaste que les autres, où les étoiles sont plus hautes. Le ciel, profond, net et dur, était criblé d'étoiles qu'on eût dites pâlies par la gelée. Elles scintillaient non pas comme des feux, mais comme des cristallisations brillantes.

Il en était ainsi depuis le commencement de l'hiver. Depuis novembre, à peine était-il tombé deux pouces d'une neige qui avait aussitôt durci sous le froid, formant comme un tuf crayeux, dur et rude sous la lisse des traîneaux. Les lacs et les rivières étaient couverts d'une glace épaisse, rude, unie, sans la moindre aspérité.

On conçoit que la machine aérienne de Tommy Smith avait pu démarrer dans les meilleures conditions. Et maintenant elle filait, dans le ciel clair, droit vers Saint-Jérôme. Dans la vaste nuit glaciale et sonore, le

vrombissement du moteur faisait un bruit strident dont les bois vides, en bas, répercutaient au loin les échos. Des gens qui circulaient, sur les routes, d'autres qui veillaient dans la tranquillité des fermes, à ce bruit étrange qui venait du ciel, frissonnèrent d'effroi en interrogeant l'espace où, au milieu d'une semaille infinie de grains luisants et sous le regard narquois d'une lune défaillante au bord de l'horizon, filait droit l'aéro de Tommy Smith.

Au bout de vingt minutes, l'aviateur apercevait, au-dessous de lui, les points brillants qui étaient les lumières des maisons du village de Saint-Jérôme. L'atterrissage, au bord du lac, près du village, se fit aussi facilement que le démarrage au Camp-au-Bouleau. Pas une seule aspérité, ni le moindre banc de neige sur la glace du lac Saint-Jean, unie comme un parc d'asphalte...

Quelques minutes après, Tommy Smith et Fredy Grosleau sonnaient à la porte du presbytère de Saint-Jérôme. Trois prêtres veillaient en attendant l'heure des confessions qui précède la messe de minuit :

— Monsieur le curé, fit Tommy Smith au plus âgé des prêtres, il y a là-bas, à cinquante milles d'ici, dans un *campe* du Lac-de-la-Belle-Rivière, quarante hommes

qui veulent se confesser et assister à la messe de minuit. Le missionnaire est malade... Qui veut venir le remplacer au Camp-au-Bouleau? Tout est prêt pour la messe; nous partons à l'instant...

On juge de la stupéfaction du curé et de ses deux compagnons à ces propos étranges de Tommy Smith, qu'ils prirent pour un fou :

— La messe de minuit!... ce soir!... à cinquante milles d'ici?... ne put que balbutier le vieux curé.

— Vous savez, fit plaisamment l'un des plus jeunes prêtres, en s'adressant à Tommy Smith, nous ne sommes plus au temps de la chasse-galerie dans les chantiers...

— C'est ce qui vous trompe, Monsieur l'abbé,... la chasse-galerie d'autrefois a vécu, c'est vrai... Mais il y a la chasse-galerie moderne, Monsieur l'abbé, ajouta gracieusement l'aviateur en s'inclinant devant le jeune prêtre, mon aéro vous attend, ici, tout près... Vous y montez?... La nuit est belle et, dans vingt minutes, vous comblerez de joie et de bonheur quarante bons bougres de chantiers...

Les trois prêtres avaient compris. Ils devisèrent pendant quelques minutes entre eux, et le jeune prêtre

à qui Tommy Smith s'était adressé, s'offrit à partir.

— Dès demain matin, fit l'aviateur, je vous ramène ici, sain et sauf; mais, vous savez, il fait froid là-haut et il faut vous envelopper de vos plus épaisses fourrures... Allons, en route, il passe neuf heures et demie; à dix heures, nous serons au Camp-au-Bouleau.

Dix minutes plus tard, dans la même sérénité de la nuit glaciale, l'aéro de Tommy Smith passait à mille pieds au-dessus du ruban blanc de la Métabetchouan, filant vers le Lac-de-la-Belle-Rivière.

Les hommes du Camp-au-Bouleau continuaient avec acharnement leurs parties de *quat'sept*. Les physionomies s'étaient quelque peu éclairées et la nervosité d'après souper avait disparu. L'on était tout aux cartes et aux pipes, et, sous la fumée de ces dernières, l'on eût pu couper au couteau l'atmosphère de l'intérieur du *campe*.

Un peu avant dix heures, l'on parla de cesser le jeu

pour conter des histoires, après quoi l'on réveillonnerait. Car il ne fallait pas penser à faire servir à autre chose qu'au réveillon les rôtis dorés et les *steaks* croustillants du jeune orignal tué par les claireurs.

— Père Joe, cria une voix, une histoire de chasse-galerie, là!...

— Oui, oui, c'est ça... *all right!*... crièrent tous les hommes... Une histoire de chasse-galerie!...

— Mais, à propos, fit un bûcheur, où est donc Tommy Smith?...

— Et Fredy Grosleau? demanda le *cook*.

— Et Pit Lamarche? interrogea un *claireur*.

Il y eut un moment d'étonnement parmi les hommes.

L'un dit :

— Je les ai vus sortir quand on commençait à jouer aux cartes...

— Bah! fit le *cook*, ils sont allés voir leurs collets aux lièvres.

— Père Joe!... la chasse-galerie!... la chasse-galerie!... firent tous les hommes.

Et l'un d'eux ajouta :

— Tommy Smith qui cré à ça, et qui s'ra pas icitte! tant pire pour lui!

Le père Joe Morin ne se faisait jamais prier quand il s'agissait de parler des choses du temps passé.

— Mes vieux, dit-il en bourrant sa pipe, vous savez, on voyait pas toujours des choses ben drôles dans la chasse-galerie, non, j'vous assure. Des fois, c'était terrible, allez! Tenez, j'm'rappelle d'une ben triste affaire. C'était comme si c'était hier, et y a ben quarante ans de d'ça pourtant. Pour lors, on faisait un gros bûchage su l'Saint-Maurice, au Camp-de-la-Loutre. J'avais vingt-cinq ans, et y avait ben dix ans qu'j'hivernais dans les chanquiers. J'étais déjà passablement *tough*, mais y en avaient qui l'étaient encore ben plus qu'moé. Je m'rappelle, par exemple, un nommé Pit Gagné, qu'était pas un *marlot* ordinaire. *Dieu!* qu'c'était *tough*, c't'animal-là. C'est lui qu'organisait les parties de chasse-galerie. In bon soir que l'*foreman* était absent, le v'la-ti pas qui dit aux autres : Faut aller s'charcher une cruche de whisky à Trois-Rivières, et y a pas d'temps à perdre, vous savez... Vous v'nez tout's avec moé, ma bande de poules mouillées!... Y a qu'Tit Joe Morin qui

va rester icite pour garder l'campe. Allons, ouste!...

Ti Joe Morin, vous savez, c'était moé. J'restis et les v'la partis, 'turellement, dans les airs...

Su' les onze heures, j'étais sorti prendre l'air à la porte du campe, quand tout d'in coup, v'la qu'j'entends dans l'air un vacarme effrayant. J'lève la tête et j'vois anne tache noire, longue, qui filait en zigzaguant et que des bras en l'air, avec des avirons, m'paraissaient faire toutes sortes de simagrées. C'était l'canot, mes vieux! I s'en allait dret su anne grosse épinette rouge ébranchée qu'était plantée su in bord du p'tit Lac-à-la-Loutre. Batêche! que j'm'dis, i vont s'tuer, les bonguinnes!...

En disant ça, paf!... J'ai jamais entendu un charivari pareil!...

I paraît, mes vieux, que j'métais *ébarroui*, à cause que l'endemain, i m'ont dit qu'on m'avait trouvé couché à la porte du *campe*. Quand j'm'réveillis, l'matin, les hommes déjeunaient tranquillement, sans dire in mot. Après l'déjeuner, on s'en est allé au bûchage... Savez-vous c'qu'on a trouvé au pied d'l'épinette rouge par ous qu'i fallait passer pour aller bûcher?... Vous devinez pas?... Eh ben! vré comme j'sut'icite, vré comme on aura

pas la messe de minnuite à soir!... Pit Gagné, mes vieux, raide mort!...

On eût pu, dans le *campe*, entendre tomber une épingle. Mais voilà que tout à coup éclata au-dessus du camp un bruit formidable, comme qui dirait des milliers de coups de carabine. En un instant, les hommes furent debout et dehors. La pétarade crépitait avec sonorité dans l'air blême et calme. Les hommes, effrayés, levant la tête, aperçurent la silhouette de deux grandes ailes passer sur la face de la lune, planer un instant, à quelques centaines de pieds au-dessus du lac, puis descendre en une courbe gracieuse, et s'abattre mollement sur la glace du bord du lac où elle s'arrêta, plus loin, après avoir glissé la longueur d'un demi arpent.

Les hommes étaient muets d'étonnement.

— Mais c'est Tommy Smith avec sa machine! cria un bûcheur; j'm'demande d'ous qu'i vient?...

— Hein? vous y creyez, asteur, à la chasse-galerie, vous aut's? fit le père Joe Morin; Hein! Toine Gauthier... quand j't'l'disais... Tommy Smith pouvait ben y crère, lui, l'pendard!...

Quelques instants après, quatre ombres débouchaient

du lac, venant vers le camp. Les hommes poussèrent un cri de joie. Ils venaient de reconnaître, marchant aux côtés de Tommy Smith, de Fredy Grosleau et de Pit Lamarche, un prêtre...

Ce fut un beau branle-bas dans le camp, où la joie éclatait de toute part.

— Moé, c'est drôle, dit Toine Gauthier, ça m'disait qu'on aurait la messe de minnuite, icitte, à soir...

— Hein, Toine?... faisait pour la dixième fois Joe Morin, c'est-ti d'la chasse-galerie ou ben si c'en est pas?...

— Oui, répondit à la fin Toine Gauthier, mais c'est pas pour aller, comme dans vot'temps, charcher du whisky ou ben vos blondes; c'est, asteur, pour aller cri l'curé... Hein, c'est pas la même chose, hein, Joe?...

TABLE DES MATIÈRES

SUR LA GRAND'ROUTE 9
LE BONHOMME THÉRIEN 53
LE MONTREUR D'OURS 71
DANS LA BRUME 89
LA COURVÉE 105
LE VIEUX CHEVAL 121
UNE CHASSE-GALERIE MODERNE 137

Imprimé en Belgique. — Printed in Belgium.

PS Potvin, Damase
9531 Sur la grand'route
089S87

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY